

Marie-Françoise Rabin

MAL DE MÈRE



publishroom

Publishroom
www.publishroom.com

ISBN : 979-10-236-0960-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Marie-Françoise Rabin

Mal de mère



À ma mère que je ne cesserai jamais d'aimer.

Le vent soufflait très fort mais il faisait doux. Ce temps qui marquait l'enfance de Marie. Souvent, une bruine venait l'accompagner et, malgré la faible densité des gouttes d'eau, les promeneurs se retrouvaient trempés en rentrant chez eux. Et puis, il y avait ces senteurs marines qui remplissaient leurs narines de contentement. En fermant leurs yeux, ils entendaient presque le bruit des vagues et le chant des mouettes qui venaient les bercer.

Brest était au bout du bout du monde, à mille lieues de la France, bien protégé par cette Bretagne qui se voulait indépendante et maculait de goudron les panneaux de signalisation écrits en français. Alan Stivell était chanté dans les Fest-Noz et adulé par cette jeunesse fière d'appartenir à une caste.

La dernière guerre avait défigurée cette ville et sa reconstruction s'était réalisée en damiers tristes et sévères : lignes bien droites, angles parfaits entre les rues horizontales et verticales si l'on plaquait son plan sur le mur. Sa rade était militaire et la Jeanne en avait fait son royaume vénéré par les soldats et la population qui ne rataient pour rien au monde son départ et son arrivée de tour du monde.

Son vélo bleu traînait à ses pieds et ses genoux ressemblaient à deux gros cratères couverts de Mercurochrome. Ses écorchures n'avaient jamais le temps de cicatriser avant la chute suivante. C'était ainsi, elle était maladroite. Sa mère disait parfois qu'elle ressemblait à un garçon manqué

mais elle ne savait pas si c'était un compliment ou un pique qu'elle lui envoyait négligemment. Bientôt elle aurait 7 ans. On lui avait dit que c'était l'âge de raison mais elle ne savait pas trop ce que cela impliquait.

Elle avait fini de faire du vélo pour aujourd'hui et elle se contentait de regarder ses copains de jeu avec envie.

Il faut dire que la cour du Stella qui jouxtait la salle des fêtes, ancien cinéma de quartier, était l'endroit idéal pour ses tours et détours. Ses compagnons et elle y restaient parfois l'après-midi entier du jeudi et la rue résonnait de leurs cris d'enfants. Ils la consolaient de sa tristesse et de son ennui. Ce quartier paraissait si figé, si gris et comme il lui était bon de rire sur son vélo, fidèle compagnon. Quelquefois, elle jouait dans le jardin de sa maison et invitait ses voisins à pédaler en rond. Jamais ils n'avaient mal au cœur, occupés à compter afin que nul ne soit pénalisé. Ils commençaient par zéro qui comptait pour un tour. Les subtilités du calcul ne leur avaient pas encore dicté ses lois et jamais elles ne le feraient pour elle.

Son frère et sa sœur continuaient de crier et de pédaler le plus vite possible. Il y avait un préau avec une marche sur un côté de la cour et il fallait arriver à voler le plus loin possible après avoir décollé sur cette fameuse marche qui rétrécissait au fur et à mesure que les enfants grandissaient.

Marie aimait sa maison au numéro 8 de la rue Claude-Goasdoué. Sa famille venait d'y emménager à Brest alors qu'elle habitait auparavant un appartement à Saint-Brieuc. Elle avait quitté son ancienne chambre à regret mais appréciait que sa sœur la partage à nouveau avec elle. Sa présence la rassurait. Mais Armelle n'était pas de cet avis et lui reprochait de ne pas avoir de coin à elle seule. Marie voulait tant lui ressembler. Armelle était aussi blonde et

jolie qu'elle brune et commune. Leur mère l'avait prise pour confidente et, alors que les deux sœurs n'avaient que 20 mois d'écart, l'aînée traitait sa cadette de « petite » à chaque occasion.

En face de la maison, vivait une famille de six enfants, trois garçons et trois filles, dont des jumelles de son âge. Michelle et Jeannette se ressemblaient tant qu'au début, Marie avait cru qu'elles ne formaient qu'une et ne comprenait pas pourquoi l'une paraissait ne pas savoir ce qu'elle avait confié à l'autre la fois précédente. Rosa était l'aînée et avait le même âge qu'Armelle. Elles jouaient souvent avec Marie-Line, la voisine de la maison d'à côté qui passait sa tête dans le jardin. Elle avait un frère adulte déjà et comptait sur ses amies pour occuper ses longs week-ends solitaires. Marie ne s'intéressait guère aux trois garçons d'en face. Ils étaient plus petits et Denis, le dernier, avait une petite voix et se précipitait dans les jupes de sa mère dès que quelqu'un l'embêtait. Il n'avait même pas le droit de s'envoler sur la marche du Stella. Quand les garçons allaient chez le coiffeur, ils revenaient quasiment rasés. C'était soi-disant pour faire des économies... Avec Michelle et Jeannette, il fallait faire attention à leurs jouets et partager les bonbons.

La maman d'en face recouvrait ses habits d'une blouse et tenait un torchon à la main. Lorsque Marie allait dans cette maison, les enfants devaient s'asseoir dans la cuisine pour qu'ils apprennent à recoudre un bouton. Quelle drôle d'idée! Et il ne fallait pas rigoler car les travaux d'aiguille étaient inspectés scrupuleusement. Gare à ceux dont les boutons étaient emberlificotés dans le fil!

Comme Marie était née en début d'année, elle avait redoublé la grande section de maternelle à Saint-Brieuc.

Les instituteurs avaient alors essayé de la mettre en CP mais, comme c'était le clown de la classe, ils avaient préféré la remettre en maternelle.

Quand elle pensait à l'école, la nausée lui venait. Elle avait HORREUR de ça ! Il faut dire qu'elle n'arrivait pas à apprendre à lire et à écrire. Les autres élèves de sa classe y parvenaient plus ou moins sauf elle. Quand la maîtresse la faisait lire, elle se mettait à transpirer, à perdre à l'avance ses moyens. Rougissant, elle passait un temps infini à essayer de déchiffrer les lettres qui s'assemblaient d'une façon incompréhensible pour faire un son différent. Après avoir ânonné, elle restait plusieurs secondes qui lui paraissaient des heures sur la moindre petite ponctuation qui la sauvait momentanément. Les élèves se mettaient alors à rigoler et la maîtresse à s'énerver, se résigner puis passer à l'enfant suivant, à son immense soulagement.

Pour la dictée, c'était pareil. Comment pouvait-on se souvenir de ces mots qui avaient des orthographes si différentes ? Là aussi, elle perdait ses moyens.

Un jour, la vengeance avait sonné. Sachant qu'en rentrant dans sa classe, le premier geste de l'institutrice était de prendre une craie dans une boîte située près du tableau, Marie y avait glissé subrepticement une araignée en plastique. Juste après la cloche, un horrible cri avait réveillé l'école entière ce matin-là. Mais la coupable fut très vite démasquée et punie de façon mémorable, ce qui ne la changea guère car elle était habituée aux gifles de cette redoutable enseignante qui était également la directrice de l'école.

À la maison non plus, ce n'était pas drôle au moment des devoirs. Sa mère restait des heures à essayer de la faire lire quelques mots, sans plus de succès. « Comment fait la

vache? », « Meuh! » Elle lui montrait alors la lettre « M ». Mais cela ne faisait aucun écho ; puis, elle s'énervait et finissait par lui donner une claque qui ne lui faisait pas très mal mais la remplissait de honte.

Armelle n'avait pas de mal à lire ni à écrire. Quand leur mère lui demandait de faire la lecture, les mots glissaient de sa bouche et l'histoire avait un sens. C'était magique. Ne relisant sa dictée qu'une fois, elle rapportait de très bonnes notes. Quant à son frère Jules, il était encore à la maternelle mais se débrouillait déjà pas mal.

Auparavant, à Saint-Brieuc, tout allait bien. L'école maternelle de Marie était très jolie et les maîtresses n'étaient pas si sévères. Elle pouvait rigoler en classe. Sa mère l'avait inscrite à un cours de gym et elle adorait ça. Les barres parallèles étaient ses préférées. Marie n'avait pas peur de voler dans les airs avec la prof qui la tenait fermement. Armelle n'était pas très gaillarde pour la gym. Alors, elle avait l'impression d'être un peu son égale.

Quand les cours étaient terminés, c'était souvent Madame Van den Bruck qui venait chercher les enfants à l'école. Puis elle restait un peu et apprenait à Marie à dessiner des fleurs, des oiseaux, en préparant le repas. Un jour, elle l'avait emmenée dans un magasin pour faire les courses et lui avait dit de l'attendre au même endroit. Mais ne la voyant pas revenir, Marie s'était mise à pleurer et un membre du personnel l'avait ramenée à l'accueil. Madame Van den Bruck était alors arrivée avec ses cabas et sa forte corpulence en slalomant entre les rayons pour venir la rejoindre l'air inquiet. Cette attention avait beaucoup touché Marie, peu habituée à ces marques d'affection.

Marie aimait beaucoup le chemin qui menait de la maison à l'école maternelle. Quand sa mère venait la

chercher, elle prenait la voiture et raccompagnait en même temps une camarade de classe. Leur chien Love trônait sur la banquette arrière. Lors d'un trajet, Julie, qui avait très peur des chiens et plus particulièrement de celui-là, fut prise de terreur et ouvrit la portière. Marie tomba alors lourdement sur la chaussée pendant que la voiture roulait. Ce fut les yeux affolés de sa mère courant vers elle en laissant la voiture et ses occupants au milieu du pont qui lui firent réaliser le danger et non la chute trop rapide. Mais elle était saine et sauve et l'attention qu'on lui avait alors portée valait bien quelques bleus sur sa cuisse.

Sa mère ne travaillait pas. Quand Christiane s'était mariée, elle était restée à la maison puis s'était occupée de ses enfants à plein temps. Sa grand-mère paternelle habitait près de Paimpol et la famille allait souvent la voir quand son père rentrait de ses longs voyages : travaillant sur un pétrolier, il s'absentait à peu près six mois pour revenir trois mois à la maison. Quand il partait, Marie avait l'impression qu'il n'allait jamais revenir et quand il était là, il restait indifférent. Jamais il ne regardait les carnets scolaires, ne demandait à ses enfants comment s'était passée la journée. Marie voyait son père désœuvré, ne prenant aucune décision ni aucun avis concernant la vie quotidienne. Il s'en allait alors toute la journée se promener dans Paris ou ailleurs, rendait visite aux collègues travaillant dans les bureaux de sa compagnie maritime. Il revenait le soir content de sa journée mais reprenait bien vite son masque d'indifférence, muet et statique, ailleurs...

Sa mère restait seul maître à bord du vaisseau familial. Christiane et Yves ne s'entendaient déjà plus.

Christiane n'aimait pas aller voir sa belle-mère. Pourtant, Marie adorait sa maison imposante. Elle y

jouait souvent en compagnie de ses cousins et cousines dans les champs environnants. Un univers entier s'ouvrait alors avec des poules, des canards, les prairies, et plein de recoins. Christiane la laissait jouer mais il ne fallait pas se salir. Marie n'y arrivait jamais. Les yeux de sa mère devenaient alors réprobateurs ce qui n'augurait rien de bon vu que celle-ci avait déjà passé une mauvaise journée dans une maison où elle n'était pas non plus la bienvenue.

Un après-midi d'été, Marie et Armelle jouaient près de l'abreuvoir dans le jardin. Des papillons voletaient autour d'elles que chacune essayait d'attraper, sans grand succès. Leurs jolies robes du dimanche confectionnées par leur grand-mère leur donnaient des airs de petites filles modèles. Des cris les avaient alors alertés et, se rapprochant de la porte d'entrée, elles ont entendu Christiane et grand-mère Anna se disputer violemment. Sans rien y comprendre, leur mère leur a intimé l'ordre de rejoindre la voiture et a démarré très vite. Très en colère, Christiane a annoncé qu'elles ne reviendraient plus jamais. Marie fut alors très triste car elle aimait beaucoup rester quelques jours seule avec son aïeule dans la grande maison. Celle-ci lui faisait des tartines avec du beurre salé et du sucre en poudre. C'était délicieux. Le soir, elle prenait une brique brûlante dans le poêle et la glissait dans le lit, recouverte de papier journal. Elles s'endormaient alors et les grands goélands empaillés, qui restaient sagement accrochés aux murs pendant la journée, déployaient leurs ailes et faisaient frissonner Marie de terreur délicieuse.

La mer l'avait ensorcelé. Il n'était pas vraiment responsable, digne descendant d'une lignée interminable de marins. La Bretagne l'avait forgé, sculpté, façonné et cette grande étendue sauvage l'avait happé pour ne plus le lâcher.

Yves était l'héritier de cette attirance divine qui autrefois arrachait les hommes de cette terre sauvage vers d'autres horizons où ils trouvaient de quoi nourrir leur famille. Ils étaient des pêcheurs au long cours, matelots ivres de tempêtes aux vagues gigantesques ou d'horizons lointains rectilignes qu'il fallait dompter et atteindre pour subsister.

À sa naissance, sa mère avait constaté de rares cheveux roux sur sa tête chauve et avait eu peur de moins l'aimer. Mais, ce doute était vite passé et le petit Vonvon était devenu le grand monarque d'un royaume breton des Côtes d'Armor, appelé alors Côtes du Nord.

Et c'est naturellement, que Vonvon se dirigea vers une école d'ingénieur de la marine marchande dont il sortit brillamment pour embrasser la maîtresse Mer et ne plus jamais la quitter.

La Shell lui offrit ses pétroliers et il fit son royaume des machines dont il était le mécanicien en chef, l'équivalent du commandant sur le pont.

La vie était dorée, les ports du monde entier s'offraient à lui : le Golf persique, le Japon, les États-Unis, le Mexique... Il partait le cœur battant de son coin de

Bretagne, prenait le train, puis l'avion et rejoignait son pétrolier pour enfin quitter la terre ferme.

Alors, la magie s'était opérée et le jeune Vonvon était devenu un fier marin. Qu'importe son absence pour six mois loin des siens. Il n'en avait que faire. Seuls comptaient cette mer aimée, ses horizons infinis, ce piédestal que lui offrait son métier.

Lorsqu'il revenait de voyage pour trois mois, l'ennui arrivait très vite et les beaux paysages accidentés de la côte paimpolaise le laissaient indifférent. Certes, il était toujours autant choyé. Sa mère et ses sœurs le couvaient de leur bienveillante tendresse. Mais rien n'y faisait. Il comptait les jours, tournait en rond, s'égayant parfois d'un moteur de bateau à réparer, ou accompagnant son beau-frère pour une journée de pêche sur son petit navire.

Dès sa naissance, il était promis à une lointaine cousine afin de sauvegarder et d'étendre le patrimoine durement acquis de ses aïeux. Sa voie était tracée, seul garçon d'une fratrie de quatre.

Par un été chaud et tranquille, une jeune-fille vint passer des vacances avec sa mère dans un champ loué par sa famille. Le jeune Vonvon en tomba fou amoureux. Il faut dire que Christiane était jolie. Elle avait un petit côté exotique que lui donnaient ses longs cheveux bruns frisés et sa peau mate.

Très vite, elle fut admise dans la bande de jeunes gens du village et participa aux grandes balades sur la plage et aux soirées. Yves y prit goût également, motivé par cette douce présence qui le mettait en émoi.

Christiane, elle, n'était pas spécialement attirée par ce jeune homme un peu pataud. Venant de Paris, elle trouvait amusant de participer aux jeux de ces paysans mais

n'y voyait là qu'un agrément de vacances. Ayant connu les privations de la guerre, elle était subjuguée par les victuailles que ces gens avaient à disposition.

Elle eut alors un choix difficile : prendre au sérieux cette aventure de vacances ou retourner dans son monde urbain...

Elle avait 20 ans, était libre comme le vent et adorait sa vie parisienne et son nouveau travail d'agent de bureau. Bien qu'un peu réservée, elle suscitait la sympathie autour d'elle et se faisait beaucoup d'amis.

Mais Ida, sa mère, était usée par la guerre et ses privations. Elle voyait en ce jeune homme une opportunité pour sa fille de mener une vie confortable et sans souci matériel. Aussi, l'avait-elle encouragée à fréquenter ce beau parti. Christiane était flattée par cet amour si démesuré et ressentait de l'affection pour Yves, peut-être même un peu d'amour. Elle se laissa embarquer dans cette vie qu'elle croyait sans nuage.

Quand il était sur son pétrolier, Yves lui envoyait de longues lettres lui décrivant ses découvertes dans les pays lointains. Elle se laissait bercer par son romantisme et oubliait la tristesse de ses journées identiques. La solitude occupait son quotidien loin de lui et elle retournait souvent voir sa mère. Celle-ci l'encourageait à continuer cette idylle car elle savait que sa fille aurait alors une vie sans problème financier.

Anna était furieuse que son seul fils ait la faiblesse de ses sentiments. Comment pouvait-il lui désobéir, lui, celui qui portait le Nom et le transmettrait aux générations futures ?

Le mariage avait été d'une tristesse infinie, les deux familles se côtoyant sans se parler, sans esquisser un seul geste de sympathie ni un sourire. Même les mariés étaient

comme enlisés dans ce magma de souffrance. Car c'était bien le cas. Comment la famille bretonne pouvait-elle se réjouir d'un si triste contrat? Anna ressentait réellement du dépit et de la colère. Cette fille de Paris, cette trainée d'on-ne-sait-où, lui volait son fils et son bel avenir, brisait le pacte qui liait Yves à cette cousine au beau patrimoine.

De leur côté, la famille parisienne, réduite à la mère et la sœur aînée de la mariée, ne comprenait pas cette haine. Christiane ne savait plus quelle attitude adopter et, le soir même, décida de fuir et de retrouver son cher Paris et sa vie d'avant. Elle avait écrit au maire et au curé qui avaient scellé cette union pour qu'ils annulent ce mariage non consommé.

Arrivée chez sa mère, elle n'avait pas dormi de la nuit, animée par des sentiments contradictoires. Elle n'avait pas voulu faire de la peine à Yves.

MAL DE MÈRE

Marie est née un après-midi pluvieux, le cordon ombilical autour du cou. La peur passée, elle sera délivrée d'un coup de ciseau qui lui laissera une marque indélébile sur la peau. Sa mère, Christiane, ne désirait pas cet enfant, prisonnière d'un mariage ennuyeux, et déjà maman d'une fille à qui elle donnait tout son amour. Leur relation sera pourtant fusionnelle, bien qu'orageuse.

Christiane s'emporte facilement, jette tout ce qui passe à sa portée, et en veut à la famille qu'elle a construite d'être la cause de son malheur. A côté, Marie grandit, étudie, trouve un travail, se marie... La vie entrecoupée de drames et d'instants de joie, elle connaîtra l'adoption, le deuil, la violence, le divorce... mais aussi l'inscription sur un site de rencontre, preuve que les temps changent.

Découvrez le témoignage bouleversant d'une famille presque ordinaire, où les femmes se battent jusqu'au bout pour accéder à une seule chose : le bonheur.



9 791023 609608

979-10-236-0960-8

12,90 €

Anna, la mère d'Yves n'avait pas desserré les dents, lançant un regard tranchant à ses filles dès que celles-ci semblaient prendre le moindre plaisir à ce qu'elle considérerait comme un affront. Elle détestait cette belle-fille depuis que son fils lui avait présenté. Comment osait-elle lui prendre son seul garçon ? Elle, une étrangère, parisienne de surcroît, autant dire une trainée...

Plus le repas s'éternisait et plus Christiane retenait ses larmes. Elle n'avait pas imaginé que ce jour de fête serait aussi lugubre. Elle regardait désespérément sa mère et sa sœur qui, timidement, l'encourageaient par des sourires à peine esquissés.

Le dessert terminé, sa décision était prise : il fallait fuir cette famille hostile et ce nouveau mari empêtré dans les convenances.

Alors, elle était rentrée, avait chiffonné et jeté dans un coin sa robe blanche et fait ses valises, prenant juste le temps de rédiger deux lettres qui lui rendraient peut-être sa liberté.

À la gare, elle avait pris le train toute seule, sans se retourner. Arrivée à Paris, elle n'avait eu qu'un but : retrouver sa maison et tout oublier.

Mais ce n'était pas possible, elle le comprenait à présent. Elle avait fini par ouvrir à sa mère et à se précipiter dans ses bras.

Ida ne lui avait fait aucun reproche. Elle l'avait consolée, attendant que sa fille reprenne son souffle.

Elle lui avait alors parlé de son mariage, 30 ans auparavant, de son mari violent qui la frappait souvent. Ida avait dû élever ses enfants dans la crainte et le désarroi avec très peu de moyens de subsistance. Elle comprenait que Christiane ait été effrayée par la tristesse de sa journée

de noce mais savait qu'Yves était doux, aimant, avec une situation qui la mettrait à l'abri du besoin. Il fallait que Christiane se ressaisisse et qu'elle revienne vers Yves.

Alors, la nouvelle épousee avait séché ses larmes et était retournée vers son mari qui l'avait accueillie les bras grands ouverts, prêt à tout pardonner.

Une vie en pointillé avait alors commencé. Quand Yves débarquait pour la rejoindre, Christiane était contente d'oublier sa solitude et la répétition des jours. Son travail lui manquait beaucoup.

Malgré le vent qui courait sur les dunes, Christiane respirait par petites goulées, semblant s'interdire de remplir ses poumons. Elle était seule.

Elle avait espéré trouver du réconfort entourée de ses enfants mais aucun d'entre eux n'arrivait à la combler et à remplir sa vie.

Yves était en mer depuis deux mois. Encore quatre et il reviendrait auprès de sa famille. Cela ne lui inspirait plus aucune joie.

Quand Armelle était née, il lui avait semblé qu'enfin, sa venue la comblerait. La déception d'Yves qui voulait un garçon avait à peine terni cette explosion de bonheur. Elle l'avait fièrement montrée à sa mère et toutes deux avaient ressenti une immense joie.

Puis, très vite, Christiane était de nouveau tombée enceinte et cette nouvelle l'avait contrariée. Elle n'était pas encore prête à choyer quelqu'un d'autre qu'Armelle. Marie avait failli mourir en naissant, son cordon ombilical était entouré et serré autour de son cou. La sage-femme avait ordonné à Christiane d'arrêter de pousser puis avait brandi des ciseaux. Yves était père d'une seconde fille et

Christiane avait compris qu'elle avait le cœur assez gros pour deux.

À peine un an plus tard, une troisième grossesse s'était annoncée et Christiane avait beaucoup pleuré. Mais lorsque Jules était né, Yves avait rayonné de bonheur. Sa femme aussi semblait apaisée.

Ses trois enfants avaient occupé Christiane à plein temps les toutes premières années. Mais, très vite, la solitude et l'ennui étaient revenus.

Seule, sur la plage, elle regardait ses enfants jouer au bord de l'eau. Jules était entouré de ses sœurs. Ils construisaient un château de sable. Elle aurait dû s'en réjouir et en profiter pour se reposer. Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'une fois ses enfants couchés, elle allait se retrouver seule devant la télé.

Yves avait voulu que Christiane fasse un beau voyage sur son bateau. Il voulait qu'elle connaisse cette vie à bord qu'il aimait tant, cette mer qu'il sentait vivre en lui. Sa femme comprendrait certainement qu'elle devait s'en faire une amie et non pas en être jalouse.

Christiane avait d'abord été enthousiasmée à l'idée de découvrir de nouveaux horizons.

Il était prévu qu'ils aillent en Inde, puis au Japon. Leurs trois enfants étant petits, Armelle et Marie avaient été confiées à un home et Jules, d'à peine un an, chez une nourrice.

Après un voyage en avion pour rejoindre le port d'embarquement sur le bateau, Christiane s'était vite acclimatée à la forte odeur d'essence du pétrolier et au roulis.

Yves étant officier, tous les repas étaient pris au mess avec un protocole très strict : les hommes devaient revêtir leur uniforme et les femmes s'habiller correctement.

Le plus jeune mousse lisait alors le menu alors que les convives se trouvaient au salon pour l'apéritif. Le déjeuner très copieux était guindé et Christiane se sentait étrangère à tout ce lourd cérémonial. D'autres épouses d'officiers avaient embarqué avec elle mais elle n'arrivait pas à s'en faire des amies. Elle sentait bien qu'elle n'appartenait pas à « leur » monde. Un midi, Yves l'avait profondément vexée devant tout le monde en disant qu'elle ne lavait pas le « cul » des casseroles, rendant encore plus difficiles et ennuyeux ces temps de repas.

Heureusement, la découverte de l'Inde l'avait enthousiasmée. Malgré la pauvreté, elle avait admiré ses villes grouillantes et ses monuments majestueux.

Au Japon, elle s'était vraiment sentie étrangère, trop grande et trop différente des Japonaises. Dans une boutique, elle avait voulu acheter des chaussures mais, lorsqu'elle avait annoncé sa pointure 41, toutes les vendeuses du magasin avaient accouru pour regarder d'un air perplexe ses pieds monstrueusement grands. Puis toutes avaient éclaté de rire.

La vie à bord lui paraissait bien ennuyeuse avec, pour seul paysage cette mer immense et pour seule distraction la lecture et les conversations futiles de ses compagnes de voyage.

Yves disposait à bord d'une cabine agréable composée d'une chambre, d'une salle de bain et d'un petit salon, pièce préférée de Christiane qui aimait s'y réfugier pour lire ou écrire à sa mère et à ses enfants. Du hublot, elle contemplait pensivement le camaïeu de bleus en se remémorant sa vie et les choix qui l'avait amenée vers cette mer immense.

Yves n'avait pas beaucoup de temps libre et ne la rejoignait qu'au moment des repas. Il avait sous sa responsabilité la Machine : en fait tout ce qui constituait le moteur de ce grand navire.

Dans le port de Bombay, elle avait ramassé un tout petit chien errant et en avait fait son compagnon de voyage. Elle avait essayé de persuader Yves de le ramener en France mais il n'avait pas voulu et le petit chien était resté à bord, adopté par le cuisinier du bateau.

Le bateau avait été dérouté plusieurs fois, ce qui avait entraîné un rallongement du voyage. Au lieu d'un mois, ce ne fut qu'au bout de deux qu'elle avait pu débarquer avec Yves. Lorsqu'elle était allée chercher ses enfants, Armelle et Marie l'avaient accueillie par un « Bonjour Madame » qui lui avait brisé le cœur.

Lors d'un long après-midi entre les dunes, un homme avait abordé Christiane en la complimentant sur ses beaux enfants. Christiane l'avait trouvé beau. Ils avaient beaucoup parlé et le temps s'était envolé.

Ce soir-là, elle avait pensé à lui et à ses yeux qui l'avaient regardée avec envie. Pour Yves, elle n'était déjà plus que la mère de ses enfants. Mais là, elle s'était à nouveau sentie une femme désirable. Cette rencontre avait égayé toutes les journées suivantes. Il lui avait dit son nom Bertrand.

À présent, à nouveau sur cette plage, elle était à l'affût et regardait autour d'elle.

Soudain, elle avait senti une main sur son épaule et ce geste anodin l'avait troublée. Bertrand était là et elle s'était sentie à nouveau exister.

Marie n'aimait pas le mois d'octobre. Les grandes balades et les baignades aux Abers étaient alors proscrites. Trop de vent dans les cheveux et de sable dans les yeux. Et puis, la mer était trop froide. Déjà l'été, lorsqu'elle sortait de l'eau, ses pieds étaient gelés et il fallait attendre un bon moment pour que les petites fourmis signalent que la circulation sanguine revenait. Les courses folles dans les dunes pouvaient commencer. Lorsqu'il faisait trop froid, elle se disputait avec son frère et sa sœur pour avoir la grande serviette qui les emmitouflait et qu'ils appelaient le fantôme. Leur mère faisait alors la loi pour que chacun leur tour, ils puissent se réchauffer avant de replonger dans les vagues.

Les blockhaus étaient des cachettes idéales pour ces enfants ivres de liberté. La route était loin et la sécurité des dunes permettait des explorations infinies.

Mais, lorsque venait l'automne, tout redevenait ordre et discipline.

Le temps de la liberté était fini et les journées s'étiraient toujours identiques : l'école puis les devoirs du soir après un temps très court de jeux avec les enfants du quartier ; les repas se composant exclusivement d'une soupe aux vermicelles, d'une tranche de jambon et de salade ; le rituel du bain, Armelle en ayant la primeur en tant qu'aînée, puis Marie et enfin Jules ; le bonsoir qui s'éternisait et où

Marie sentait l'angoisse de sa mère grandir à l'idée de se retrouver seule devant la télé.

Marie se rappelait confusément la raison de son départ de Saint-Brieuc. À l'époque, elle avait deux pères. L'un était souvent absent et parti sur son grand bateau et l'autre, Bertrand, prenait le relais pendant ce temps-là. Ce deuxième père qu'elle appelait papa sans y voir de mal, était toujours joyeux. Il emmenait la petite famille dans sa deux-chevaux pour de grandes explorations dans la campagne ou près de la mer. Des pique-niques étaient alors improvisés. Christiane perdait son masque de tristesse pour devenir une mère avenante et drôle.

Marie adorait ces instants heureux où tous ressentaient la joie immense d'être ensemble. Bertrand était attentif à chaque enfant et Marie se sentait vivante grâce aux égards qu'il prenait pour elle, lançant ses souliers défaits, la consolant de petites peines futiles, la regardant enfin comme un être qui compte et qu'il faut protéger.

Lors d'une promenade, Marie, qui s'était encore une fois écorché le genou en voulant grimper sur un muret trop haut pour elle, avait demandé à sa mère d'être consolée par l'autre papa. Un état de sidération de part et d'autre avait accueilli cette requête. Yves avait cru d'abord mal comprendre. Mais devant la gêne extrême de sa femme, il s'était rendu compte de l'énormité que représentait ce souhait enfantin.

Les dégâts causés furent à la hauteur d'un tsunami. Le mari bafoué avait alors imaginé une punition sévère : isoler sa femme et ses enfants au fin fond de la Bretagne, éloignés le plus possible de la famille maternelle par 650 kilomètres séparant Brest de Paris. C'était ça ou le divorce.

Christiane avait accepté ce « marché » et était revenue auprès de son mari pour la deuxième fois. Elle avait eu peur qu'Yves lui prenne ses enfants ou qu'elle doive les élever seule, sans aide financière de son mari bafoué.

La maison était le royaume des chats du quartier. Ils venaient s'y nourrir et parfois dormir sur le radiateur ou la table de la cuisine. Et puis, il y avait les réguliers, ceux qui étaient définitivement adoptés et coulaient des jours heureux, enfin presque car les voisins voyaient d'un mauvais œil ce monde félin envahir leur jardin et souiller leurs plates-bandes. Ils lançaient alors dans le jardin des boulettes de viande empoisonnées. Des grandes couvertures étaient étendues dans la salle à manger où les petits malades venaient récupérer des forces ou mourir malgré les soins vétérinaires. Marie en était très malheureuse car ses petits compagnons étaient de vrais trésors qu'elle pouvait choyer, dorloter mieux que des poupées de chiffon. Les animaux lui en étaient d'ailleurs reconnaissants et aimaient sa présence et ses caresses toujours prêtes à soulager les maux.

Les femelles n'étaient pas stérilisées et avaient de nombreuses portées de chatons. Marie aidait aux accouchements. Quelquefois, sa mère lui permettait de garder un petit qui venait s'ajouter au nombre croissant de ces bestioles au grand dam des voisins. Mais la journée se terminait tristement car Christiane remplissait un grand seau d'eau et noyait les chatons qui n'avaient pas eu la chance d'être choisis. Marie s'enfermait alors dans sa chambre pour ne pas entendre les piailllements de ces pauvres malheureux.

Christiane trouvait un peu de réconfort dans la paroisse catholique de Lambezellec. Avec ses enfants, elle allait à

la messe tous les dimanches et leur faisait suivre le catéchisme. Marie s’y ennuyait ferme, ne croyant pas à toutes ces balivernes. Lorsqu’elle avait eu l’autorisation de communier pour la première fois, elle avait trouvé l’hostie tellement bonne qu’elle s’était mise dans la file pour un deuxième tour. Mais les sœurs étaient vigilantes et Marie avait été priée de rejoindre son banc illico. L’année de sa communion solennelle, le prêtre leur avait fait un grand sermon sur tous les êtres vivants de cette terre qu’il fallait aimer et respecter. Mais, à la sortie du cours, celui-ci avait donné un grand coup de pied dans le derrière d’un chien errant. Pour Marie, c’en était fini de croire à la bonté des hommes d’Église et à leurs simagrées.

Sa sœur Armelle y croyait dur comme fer et voulait devenir bonne sœur. Elle emmenait sa cadette se faire confesser et se disait plus légère en sortant du confessionnal. Marie devait se creuser la tête pour trouver des péchés à se faire pardonner et inventait toujours les mêmes : j’ai menti, j’ai désobéi à ma mère, ...

Un jeudi après-midi, Christiane les avait emmenés au centre de loisirs du patronage, ce qui était assez inhabituel. Sa mère Ida était à l’hôpital pour un cancer du sein qui s’était généralisé. Une des sœurs vint voir Marie et lui dit que sa grand-mère était morte et qu’il fallait être très gentille avec sa maman. Marie fut atterrée et attendit fébrilement que sa mère vienne la chercher pour pouvoir la consoler.

Mais, quand Christiane était arrivée, aucune larme n’avait baigné son visage. Elle avait eu les mêmes gestes lents et appliqués pour ramener ses enfants à la maison. Marie n’avait rien trouvé à dire, muette de stupéfaction que sa mère tant aimée lui ait menti. Pour elle, il était

inconcevable de ne pas exprimer les sentiments ressentis et si aucune trace n'était visible, cela voulait dire que cette mort ne représentait rien. Marie en était restée bouche bée, en déduisant que les adultes étaient vraiment de grands menteurs.

Il faisait une chaleur d'enfer derrière les volets clos. Depuis quelques jours, la canicule sévissait et Marie avait beaucoup de mal à se concentrer. Le bac de français arrivait à grands pas et le nombre de textes à étudier lui rappelait qu'il ne lui restait pas beaucoup de temps.

Assise sur son lit, comme elle aimait à le faire depuis que la famille avait emménagé dans cette grande maison, Marie repensait à ces dernières années passées. Que de changements. Et pourtant, tout était pareil.

Lorsqu'elle était arrivée en région parisienne l'année dernière, elle avait eu l'impression de ne pas avoir assez d'air pour respirer. Le vent du large lui manquait et, souvent, elle prenait de grandes inspirations pour remplir vainement ses poumons d'air frais et iodé. Mais, malgré cela, elle se réjouissait de cette nouvelle vie près de Paris.

Elle prenait le RER tous les matins puis le métro pour aller de Vitry-sur-Seine à Saint-Placide où se trouvait son école. Depuis la seconde, elle avait rejoint le privé et l'attention qu'on y portait aux élèves l'avait hissée au rang des premières places. Plus d'anonymat, plus de professeurs qui s'intéressaient peu aux enfants à la traîne. Dès les premiers jours, elle s'était sentie accompagnée et importante au même titre que toutes les autres. Cela avait suffi à provoquer un déclic. Celui qui lui enseignait les mathématiques de la 6ème à la 3ème avait été un ancien militaire qui écrivait au tableau pendant toute la durée du cours, puis

demandait à la classe d'apprendre le texte par cœur et de faire les exercices correspondants à la maison. Aucune explication ne venait étayer ses écrits et ceux qui ne comprenaient pas étaient laissés pour compte. À partir de la seconde, le professeur de cette matière avait été attentif à chacune, n'étant satisfait que le cours su et compris. À la première interrogation, Marie avait décoché un 20/20 qui l'avait laissée incrédule.

Pendant cette année-là, son école dominait la rade de Brest. La cour de récréation trônait au milieu d'un grand jardin et les salles de classe étaient immenses et personnalisées. Chaque enfant avait le droit d'y apporter un poster à mettre au mur. Il n'y avait que des filles mais Marie ne regrettait pas la mixité du collège où les garçons tentaient de survivre à leurs boutons d'acné, embourbés dans la transformation incontrôlable de leur corps. Les filles géraient mieux ce problème et il était plus agréable à Marie de les fréquenter. Bien sûr, sa poitrine naissante et l'arrivée de ses règles avaient été des événements importants qui l'avaient d'abord déstabilisée. Mais la vie continuait et le monde extérieur lui était si étranger qu'elle n'avait que faire de ces étapes. Depuis longtemps, elle s'était enfermée dans sa bulle.

Pour se protéger des autres et d'elle-même, elle s'était repliée au plus profond d'elle-même. Un long tunnel la séparait du monde extérieur. Comme un germe en hibernation, elle ne prêtait aucune attention au regard des autres et se demandait même s'ils existaient vraiment.

La vie familiale était infernale. Ses parents se disputaient sans cesse lorsque son père débarquait et Marie était souvent réveillée par des cris ou des bruits sourds de coups. Le week-end, elle restait dans sa chambre le

plus souvent possible et, le matin, en sortait à l'heure du déjeuner prétextant ne pas s'être réveillée. Les repas étaient extrêmement tendus et elle se trouvait assise entre son père et sa mère, place peu enviable où elle assistait à toutes les batailles de ses parents.

Sa mère avait des moments où elle ne se contrôlait plus. Elle pouvait passer du rire aux larmes, d'une joie immense au désespoir le plus profond. Il suffisait d'une phrase, d'un mot pour que tout bascule. Lorsqu'elle était joyeuse, un grand soulagement envahissait Yves et les enfants et la journée passait sans un nuage. Mais, quand un événement ou une parole la contrariait, chacun courbait le dos et essayait de se faire oublier. Lorsque c'était le tour de son mari, elle hurlait et devant l'indifférence de cet homme, en venait aux mains ou parfois lui lançait des projectiles. Marie se rappelait d'un épisode où elle avait vu voler au-dessus d'elle une bouteille qui avait atterri sur le crâne de son père. Celui-ci avait été mis KO et avait chuté sur le sol lourdement. Plus personne n'avait bougé car, si l'un des enfants l'avait secouru, il aurait risqué de s'attirer les foudres maternelles. Mais Yves avait repris conscience et s'était rassis à la table familiale comme si rien ne s'était passé.

Les enfants étaient parfois la cible de toute cette violence dévastatrice qui arrivait sans prévenir. Un mot ou un acte parfois anodin avait l'effet d'un ouragan. Lorsque c'était le tour de Marie, à son grand désarroi, sa mère lui demandait froidement de retirer ses lunettes. Il fallait alors obéir tout en mesurant les conséquences à venir. Ces épisodes laissaient Marie hébétée et douloureuse sur le sol et les câlins maternels prodigués par la suite pour se faire

pardonner ne suffisaient pas à dissiper le grand malaise qui la saisissait.

À d'autres moments, Christiane pouvait être une mère formidable, très exaltée et tirant ses enfants vers le haut. Ces moments, bien que trop rares, faisaient oublier à Marie toute la détresse qu'elle lisait dans les yeux de sa mère. C'étaient alors des sorties dans Brest ou le long des plages, puis dans Paris avec de grandes rigolades et des attentions qui faisaient effet de cadeaux inestimables pour les trois frères et sœurs. Le bonheur paraissait alors possible et l'horizon prenait des couleurs bleu argent qui se confondaient avec la mer ou égayaient les trottoirs tristes des villes. Tout était en excès chez cette femme malheureuse. Les joies comme les peines semblaient irréelles, démultipliées par 10 ou par 1000. Marie se demandait souvent comment vivaient les autres familles de ses camarades de classe : si leur quotidien était jalonné de ces à-coups d'adrénaline qui la remplissaient d'effroi ou de bonheur aussi intense qu'illusoire ?

Sa mère n'avait laissé aucun choix à ses enfants. Il fallait détester le père si l'on voulait avoir ses bonnes grâces. Comme celui-ci était indifférent à leur devenir, il était facile de s'y plier. Pour lui, la mer était sa seule famille et sa maîtresse. Il n'était présent que physiquement, rêvant d'horizons lointains. Pourtant, il aimait cette femme qui l'humiliait et le tyrannisait. Il ne voulait pas la quitter. Son éducation l'avait très peu préparé à choyer sa famille. Lorsqu'il était petit, les enfants restaient à leur place, ne discutaient pas à table et ne tenaient qu'une place infime. C'est pourquoi, il ne s'imposait pas et restait l'étranger qui venait perturber la famille à chaque débarquement.

Dès qu'il partait, un semblant d'équilibre revenait, marqué par une mère toute-puissante qui élevait ses enfants comme trois filles et fils uniques. Chacun avait droit à un amour absolu. Christiane considérait ses enfants comme faisant partie d'elle-même. Elle répétait à l'envie que, si elle devait mourir dans un accident, elle emmènerait ses enfants avec elle. Les sauver n'était pas au programme puisqu'ils faisaient partie intégrante de son corps.

Marie aimait sa mère plus que tout, sans recul ni réflexion. Mais cet amour la détruisait peu à peu. Elle ne communiquait avec le monde extérieur que par obligation et, lorsqu'elle émettait un avis, sursautait de voir son interlocuteur réagir.

Son frère et sa sœur réagissaient différemment. Armelle se réfugiait dans les livres et Jules dans le football qui l'occupait une bonne partie du temps avec les entraînements en semaine et les matchs le dimanche. Il avait un grand copain qu'il voyait souvent car sa mère le laissait sortir plus aisément que ses filles. À vrai dire, il était le petit roi de la famille et sa mère lui donnait raison sur tout, même s'il avait tort. Marie avait appris à ne pas s'y frotter car, lors des disputes, il lui tirait les cheveux très fort sans que Christiane n'intervienne.

Marie avait été inscrite à la danse classique. Étant un peu ronde, elle n'aimait pas beaucoup se retrouver en juste-au-corps et collants couleur chair. Elle n'était pas souple et, malgré l'insistance de sa professeur, n'arrivait jamais à faire le grand écart ou une pirouette digne de ce nom. Elle aurait préféré apprendre à jouer d'un instrument de musique.

L'atmosphère familiale s'étant encore dégradée, sa mère avait lancé un ultimatum à son père : soit ils divorçaient,

soit la famille rejoignait la région parisienne. Yves avait accepté et femme, enfants, chiens, chats et cochons d'Inde avaient atterri dans une grande maison de la région parisienne.

Marie aurait préféré le divorce car elle n'en pouvait plus de cette atmosphère électrique. Pour elle, leur séparation correspondait à une bouffée d'oxygène. Sa mère lui disait que ce serait très dur car elle ne travaillait pas depuis son mariage et aurait du mal à joindre les deux bouts. Mais Marie s'en fichait. Elle ne voyait qu'une libération qui rendrait sa mère enfin heureuse.

L'école où elle avait commencé sa seconde avait la taille d'un mouchoir de poche boulevard Raspail à Paris. La cour de récréation et le réfectoire étaient minuscules, encombrés d'enfants bruyants et pleins de vie. Mais Marie n'y voyait aucun inconvénient. Elle se réjouissait même de connaître la ville où sa mère avait vécu. Ses camarades se plaignaient du métro et de ses odeurs nauséabondes mais cela ne la dérangeait pas. Elle vivait pleinement ce retour en espérant qu'il lui apporterait un peu de réconfort. Ses notes restaient bonnes, malgré le changement.

Malheureusement, celui-ci n'avait rien arrangé à la maison et l'atmosphère était devenue irrespirable. Christiane, qui avait connu la foule parisienne, se retrouvait prisonnière dans une maison de banlieue qui ne la changeait pas beaucoup de sa vie brestoise.

Elle y avait laissé ses amants qui étaient présentés à ses enfants comme des « amis de la famille ». À Bertrand, s'étaient succédé d'autres hommes : Julien au tempérament effacé, Michel dont Marie détestait la vulgarité.... Sa beauté exotique remportait beaucoup de succès. Leur présence rendait Marie très mal à l'aise. Elle aurait préféré

les ignorer. Ils ne restaient jamais dormir sur place mais se sentaient obligés d'être aimables, ce qui sonnait faux pour Marie.

Christiane avait continué à téléphoner à ces hommes une fois installée à Vitry. Mais la solitude loin d'eux était encore plus difficile à supporter, malgré le fait qu'elle n'ait pas tardé à faire d'autres rencontres. Cette fois-ci, leur venue avait été plus explicite, ce qui avait rendu Marie encore plus mal à l'aise.

Armelle commençait ses études de sage-femme à Suresnes. Elle avait abandonné au grand soulagement de Marie son souhait de devenir bonne-sœur. Depuis l'école primaire, elle avait décidé de mettre au monde des bébés et disait souvent à sa sœur qu'elle l'accoucherait, ce qui rendait Marie assez perplexe. Son temps de transport le matin et le soir était encore plus long que le sien. Mais elle semblait s'y être accoutumée.

Quant à Jules, son atterrissage dans un grand bahut d'Ivry-sur-Seine qui dispensait les cours de la 6ème à la terminale le déstabilisait. Il s'y sentait un peu noyé et regrettait sa vie brestoise, son bon copain abandonné et son club de football. Il était bien inscrit à ce sport dans un club à côté de la maison. Mais, là aussi, il s'y sentait anonyme, contrairement à l'Étoile-Saint-Laurent de Brest où il connaissait tout le monde.

Marie regardait tout autour d'elle et n'arrivait pas à réaliser qu'enfin elle était chez elle, dans un appartement qu'elle avait loué pour être toute seule, pour enfin respirer normalement.

Ce deux-pièces n'était pas bien grand, mais il était refait à neuf. Une petite cuisine toute blanche jouxtait une pièce confortable où Marie avait installé un clic-clac rouge, une armoire, une table et quatre chaises Ikea. Ces meubles n'étaient pas forcément jolis mais elle ne s'était jamais sentie aussi bien depuis des années. La tapisserie des murs était assez terne et une grande cheminée mangeait presque tout un mur. Au-dessus, un miroir lui renvoyait l'image d'une jeune-fille rayonnante. Une fenêtre sans rideau laissait entrer un maximum de lumière et le vis-à-vis de l'immeuble d'en face ne la dérangeait pas. Près de la porte d'entrée, se tenait une petite salle de bain fonctionnelle et propre.

Pour atteindre cet appartement, il fallait gravir les six étages de cet immeuble du XIX^{ème} arrondissement de Paris, rue de Nantes. Une extrémité de cette voie donnait sur le canal Saint-Martin où des péniches voguaient de leur rythme fatigué et lent. Le métro Crimée n'était qu'à quelques minutes et Marie avait découvert un très bon boulanger qui la fournissait en pain délicieux qu'elle croquait à pleines dents.

Elle avait réussi son bac technique et, malgré l'avis des professeurs, avait décidé de s'arrêter là, de ne pas continuer des études qui lui paraissaient une prison. Ses bonnes notes ne l'empêchaient pas de se sentir enfermée, à l'étroit dans une salle de classe ou même un amphithéâtre. Elle ne voulait plus avoir ni de leçon, ni de devoir à faire le soir. Elle ne souhaitait plus d'entrave à sa vie.

Pendant quelques mois, elle avait cherché du travail et ce n'est qu'en novembre qu'un entretien d'embauche s'était avéré fructueux, la faisant rentrer à l'Hôpital Sainte-Anne en tant que secrétaire médicale. Elle adorait son nouveau poste auprès du médecin-chef du service d'anesthésie-réanimation. Au début, elle faisait encore des fautes d'orthographe dans les comptes rendus malgré ses relectures, mais bien vite elle s'était améliorée en vérifiant chaque mot dans le dictionnaire et en l'apprenant par cœur. Pendant ses huit heures de travail, elle enfilait un « pyjama de bloc » vert qui lui donnait l'impression d'être importante et lui permettait de retrouver des vêtements propres et frais le soir en partant. Il y avait sept lits de réanimation où les patients étaient nus. Marie n'arrivait pas à réaliser qu'avant d'être immobiles et inconscients, ils menaient une vie normale, avaient une famille, un travail. Elle préférait ne pas y penser. L'équipe de médecins et d'infirmières l'avait accueillie chaleureusement et elle se sentait des leurs.

Armelle avait pris son envol bien avant elle une fois son diplôme de sage-femme en poche. Sa mère l'y avait encouragée, comprenant ses idées d'indépendance. Elle avait également permis à Jules de s'installer dans une chambre près de Bastille et avait demandé à ses deux sœurs de l'aider à payer le loyer.

Leurs parents avaient enfin divorcé, bien trop tard selon Marie. Sa mère avait réussi un concours d'entrée en tant qu'agent de bureau à la Ville de Paris. Son salaire complété par une pension alimentaire faisait vivre chichement la famille.

Christiane avait beaucoup de mal à se contenter de cette somme pour vivre tout un mois. Elle était souvent démoralisée et sombrait de plus en plus dans une dépression, réalisant sa solitude au départ de ses enfants.

Un accord tacite la liait pourtant à Marie qui ne concevait pas sa vie sans elle. Trop de tristesse avait terni son enfance et elle voulait à tout prix rendre sa mère heureuse.

Mais celle-ci était engluée dans les regrets et l'amertume. Elle disait avoir sacrifié sa vie pour ses enfants, n'en recevant aucune gratitude, avec cette immense sensation de solitude pour toute récompense.

Christiane reprochait à sa fille ses sorties avec des jeunes de son âge.

Un soir qu'elle rentrait d'une fête avec des collègues, Marie trouva sa mère étonnamment gaie, écoutant en boucle et à fond un disque de la comédie musicale *Hair* dont elle répétait les paroles en chantant à tue-tête. Plus les minutes, passaient et plus son état s'altérait. Puis ce fut sa respiration qui devint haletante et sa perte de conscience qui alarma Marie et la fit appeler les secours. Ils arrivèrent peu de temps après et emmenèrent la mère, laissant à la fille le droit de les accompagner dans l'ambulance.

Après un lavage gastrique, sa mère fut hors de danger et Marie put rentrer chez elle.

Ce n'est qu'une fois dans sa chambre aux lits jumeaux sagement rangés contre les murs qu'elle réalisa ce qui venait de se passer.

Une immense peine, suivie d'une non moins grande colère la saisit. Elle lui en voulait de l'avoir laissée, d'avoir préféré fuir alors qu'elle était prête à rester auprès d'elle sa vie entière. La révolte grondait et des larmes coulaient méchamment sur ses joues sans qu'elle ne fasse un geste pour essuyer son visage.

Puis elle avait réalisé à quel point elles étaient toutes deux perdues. En voulant se sauver, elles roulaient toutes deux têtes baissées vers un mur épais et sombre. Si elles continuaient ainsi, elles allaient sombrer toutes les deux.

Un immense instinct de survie ébranla Marie. Non, elle ne voulait pas mourir! Non, elle ne voulait pas tout sacrifier! Elle allait vivre coûte que coûte. Elle n'était pas une partie du corps de sa mère, elle était Une et, à ce titre, avait droit de s'envoler, de faire partie de ce monde dans lequel elle se sentait si étrangère mais qu'il fallait affronter si elle voulait s'en sortir.

Plus tard, sa mère avait juré à Armelle et Jules que Marie s'était affolée, qu'en fait, elle avait juste pris un comprimé pour dormir. Ils la crurent. Sans doute était-ce plus confortable de juger leur sœur trop émotive.

Cette fois, c'était vrai. On l'avait retrouvée. Ce n'était pas dans un rêve, ce n'étaient pas des personnes mal intentionnées qui avaient téléphoné pour leur faire croire qu'elle allait bien et qu'elle resterait auprès d'elles. Des messages comme cela, sa sœur et elle en avaient reçu plusieurs une fois l'appel lancé sur une radio locale. C'était Armelle qui en avait eu l'idée. Marie n'avait pas voulu écouter l'émission. Et puis, des chiens l'avaient recherchée dans la montagne avec l'odeur de sa chemise de nuit. L'aînée et la cadette s'étaient retrouvées à Nice et avaient décidé de plaquer des affiches sur les murs de la ville, puis, lorsque les recherches furent abandonnées, dans les stations-service de l'autoroute du retour. Il fallait bien qu'elles reprennent leur vie malgré tout.

Cette nouvelle lui procurait un soulagement immense et, en même temps, un effroi sans nom. Elle ne savait pas que l'on pouvait ressentir ces deux sentiments opposés en même temps. Elle en était sidérée, prostrée et hébétée, comme sonnée par un coup qui l'aurait mise KO.

Lorsque sa mère lui avait téléphoné ce soir-là, elle était en pleurs. Elle n'arrivait pas à s'intégrer aux pensionnaires de cette maison de repos au fin fond de la Vallée de la Vésubie. C'était son deuxième séjour dans une telle structure. Marie lui avait alors promis qu'elle essaierait de trouver une autre maison moins isolée. On était en

janvier et la neige recouvrait tout d'un grand linceul blanc immaculé.

Pendant deux ans, cette séparation avait d'abord été plutôt positive. Marie les avait inscrites dans un cours de gym à Paris où elles se retrouvaient et dînaient ensemble par la suite. Sa mère lui en voulait bien sûr et le lui faisait sentir à chaque fois qu'elles se voyaient. Marie voulait croire que toutes deux avaient réussi à passer un cap difficile.

Mais petit à petit, ce mal de vivre qui était devenu maladif assombrissait le caractère de sa mère. Les derniers temps, cela avait pris une telle proportion, qu'il avait fallu la placer dans des maisons de repos. Après une phase d'adaptation, se succédait un temps de révolte. Pas moyen de la faire obéir aux règles de l'endroit. Elle prenait un malin plaisir à tout contrer, à tel point que les directeurs ne savaient plus comment gérer son agressivité et n'avaient qu'une envie : la laisser partir.

Celui qui dirigeait cette maison à La Bollène-Vésubie était atterré par une telle opposition. Plus il lui disait de respecter les règles et plus elle n'en avait que faire : ne pas faire trop de bruit, se mettre à table à heures fixes, ne pas fumer dans la structure et, enfin, ne pas se promener seule dans la montagne.

Le lendemain de l'appel de Marie, c'était pourtant ce qu'avait fait sa mère, décidant de partir crapahuter. Elle n'avait pas cru ce garde-chiourme qui l'avait mise en garde sur le mauvais temps s'installant dans l'après-midi. Sans rien dire à personne sur les chemins qu'elle allait prendre, elle s'était élancée.

Certains montagnards avaient dit l'apercevoir à tel endroit cueillant des fleurs sauvages, d'autres l'avaient vue sur un chemin opposé.

Mais lorsque Marie avait rappelé ce soir-là, le directeur lui avait appris qu'elle n'était pas rentrée. Il faisait nuit et la tempête grondait. Il était désespéré.

Armelle était partie dès le lendemain et avait commencé les recherches avec les gendarmes. Mais Marie n'avait pas pu rester sans rien faire et l'avait rejointe bien vite, Jules restant près du téléphone de la maison en cas d'appel.

Elles étaient allées trouver le directeur du journal local mais celui-ci n'avait pas voulu diffuser sa photo. Cette femme disparue était majeure et il fallait respecter sa décision si elle avait voulu s'en aller volontairement. Malgré tout, il avait consenti à mettre un entrefilet pour signaler que ses enfants la recherchaient.

Munies d'une photo récente, elles s'étaient alors rendues chez un imprimeur pour éditer un grand nombre d'affiches à montrer aux passants et à coller sur les vitrines.

Pendant six longues semaines, il n'y avait pas eu d'appel, pas de bonnes ni de mauvaises nouvelles. Les frères et sœurs n'osaient plus respirer lorsque le téléphone sonnait. Ils vivaient entre parenthèses, indifférents au monde extérieur. Il fallait bien continuer à entretenir cette grande maison, nourrir les cinq chats et les deux chiens restants. À tour de rôle, chacun y passait un long moment chaque jour, espérant un appel, un signe. Marie avait même failli aller voir une voyante. Celle-ci lui avait demandé d'apporter à leur rendez-vous un objet personnel appartenant à sa mère. Au dernier moment, elle n'y était pas allée, craignant de ne pas supporter ce que cette femme allait peut-être lui apprendre.

C'était au bord d'un ruisseau, à l'ouverture de la pêche, qu'un promeneur l'avait découverte. La neige de mars était parsemée et la nature reprenait ses droits. Le grand manteau blanc avait délivré sa prisonnière. Elle était couchée au fond d'un ravin. Sa montre était cassée et indiquait l'heure où elle avait basculé dans le vide : 17 heures 20. À chaque fois que Marie pensait à cette montre, elle souriait se rappelant les séries policières de la télé. Mais cette fois-ci, c'était vrai. Elle savait exactement à quelle heure, la vie de sa mère avait pris fin.

Malgré sa tristesse, Marie était soulagée. Elle l'avait retrouvée. Sa mère n'était plus perdue quelque part. Elle n'avait pas non plus été attaquée, violentée, retenue prisonnière. Elle était tombée... ou bien elle avait sauté...

Christiane était transie de froid. Elle s'en voulait beaucoup. Pourquoi n'avait-elle pas écouté ce maudit directeur qui lui avait dit de ne pas sortir ? Elle le savait pourtant mais elle était trop fière pour obéir à qui que ce soit.

Depuis toute petite, elle était ainsi, elle se sentait indestructible. Cadette d'une fratrie de deux filles, son caractère s'était affirmé très tôt. Autant sa sœur aînée était pâle aux yeux clairs et aux cheveux raides, autant elle était mate, avec des yeux pers vert et bleu et des cheveux crépus. Ses parents étaient divorcés.

La guerre avait été un gros traumatisme pour toute la famille. L'exode d'abord. Elles s'étaient toutes trois réveillées un matin et avaient constaté que les rues et les maisons avaient été désertées. Seul le maire était resté pour se pendre. Alors, elles étaient parties elles aussi, n'emportant que très peu d'affaires. Elles avaient subi l'assaut des avions qui passaient en rase-motte au-dessus de ce serpent humain qu'elles formaient avec les autres malheureux. Il fallait alors sauter dans le fossé pour éviter la mitrailleuse qui les visait de là-haut.

Finalement, la mère avait confié les deux sœurs à des paysans près de Sancerre qui n'en revenaient pas de l'appétit de ces petites sauvageonnes. Elles prenaient plusieurs déjeuners ou dîners de suite chez eux et chez les voisins. Elles avaient tant manqué et étaient si mal en point que

toute cette nourriture les comblait et qu'elles reprenaient des forces.

À la libération de Paris, elles étaient sur les barricades pour applaudir les chars et les beaux américains avec leurs chewing-gums et leur grand sourire. C'était alors une jeune fille qui renaissait après cette guerre si longue et éprouvante.

Vu les bienfaits qu'avait eus la campagne sur ses filles, Ida avait décidé d'emmener Christiane en Bretagne pour profiter de cette belle nature.

Christiane s'était laissée convaincre. Elle adorait sa mère et savait qu'elle s'était beaucoup inquiétée pendant la guerre pour le devenir de ses enfants. Si elle pouvait faire quelque chose pour la rassurer, elle était prête à tout, même à épouser ce jeune homme qui ne lui plaisait pas tant que ça.

Elle avait eu hâte de porter des enfants car elle s'ennuyait beaucoup, surtout pendant les absences d'Yves qui duraient six mois. Étant jolie et le sachant, elle avait trouvé à se consoler dans d'autres bras.

Et puis, Armelle était née et cette naissance l'avait comblée. Cette enfant allait la sauver de l'ennui et de toute sa détresse à vivre seule. Ida était rassurée. Enfin, elle voyait sa fille heureuse. Et puis, très vite, trop vite, Christiane s'était retrouvée à nouveau enceinte et Marie était née. Christiane avait pleuré toute sa grossesse, regrettant cette autre enfant venue trop vite perturber la fusion existante avec son aînée. À l'accouchement, elle avait failli la perdre car Marie avait son cordon autour du cou et s'étranglait lorsque Christiane poussait pour la mettre au monde. Un coup de ciseaux laissant une cicatrice indélébile sur le nourrisson avait libéré la mère et l'enfant. Christiane

avait tellement eu peur de la perdre qu'elle avait accepté cette naissance malgré tout.

Jules était arrivé très vite après mais, malgré les pleurs des neuf mois, la récompense était au bout : enfin, un garçon était né de ses entrailles. Elle en était très fière ainsi qu'Yves et sa famille qui voyaient perdurer en cet héritier le Nom des ancêtres.

Et puis, elle était tombée amoureuse, vraiment. Un amour qui l'avait rendue très heureuse enfin. Auprès de Bertrand, elle s'était sentie femme et, sans malice, avait décidé que ce serait un autre père pour ses enfants, plus présent, plus attentif. Son mari était tellement indifférent à la vie familiale. Quand Yves rentrait du bout du monde, il ne lui posait aucune question sur elle, sur les enfants. Bien sûr, il rapportait des cadeaux mais elle aurait voulu qu'il les aime autant que cette mer qui était sa rivale. Mais elle savait bien que c'était impossible.

Quand Yves avait découvert sa liaison, elle avait voulu le quitter, tout abandonner pour rejoindre Bertrand, peut-être même avait-elle pensé à laisser ses enfants à ce père qu'elle jugeait indigne et à s'envoler loin, très loin d'eux. Mais Ida l'avait encore une fois raisonnée. Bertrand était marié lui aussi et avait des enfants. S'ils partaient tous les deux, ils seraient des vagabonds, des parias de la société pour avoir abandonné les leurs. Ida était forte pour culpabiliser Christiane et savait que sa fille l'écouterait, même si elle avait exagéré les conséquences de cette fuite.

Alors, Christiane était revenue et s'était exilée à Brest. Mais une rancœur et une colère avaient grossi tout au fond d'elle-même. Elle en voulait à la terre entière. D'abord à sa mère qui l'avait empêchée d'être heureuse. À son mari

qui l'avait si durement punie. Enfin, à ses enfants pour qui elle avait tout sacrifié.

Il fallait que quelqu'un paye pour toute sa détresse et les seuls êtres qui étaient disponibles étaient ceux qu'elle chérissait le plus. Alors, plus sa colère montait et plus sa culpabilité augmentait et la faisait sortir de ses gonds.

Elle s'en voulait des coups qu'elle portait aussi bien à son mari qu'à ses enfants. Mais elle se sentait vivre, exister quand elle les battait. Sa rage trouvait enfin une porte de sortie et la transcendait. Et puis, venait l'après, les remords, les câlins aux enfants pour se faire pardonner. Rien à Yves car elle lui en voulait trop de l'avoir enfermée dans cette prison dorée. Bien sûr, elle avait de l'argent et pouvait partir en vacances, gâter ses enfants, leur offrir monts et merveilles. Mais à quel prix ?

Quand elle avait enfin décidé de le quitter, c'était déjà bien trop tard. Sa rage, sa colère l'avait détruite et elle ne pouvait plus sortir de ce tourbillon de tristesse qui l'avait entraînée vers le fond. Même le fait de revenir en région parisienne ne l'avait pas guérie.

Lorsqu'elle était arrivée dans ce coin perdu au-dessus de Nice, sa colère l'avait reprise. Bien sûr, c'était elle qui avait dit oui à Marie. Elle pensait que l'air et la vue des montagnes l'apaiseraient. Mais le contraire s'était produit. Il fallait qu'elle se révolte, c'était en elle. Depuis toutes ces années, elle ne vivait que selon ce mode de fonctionnement : la rébellion. Elle ne savait pas s'intégrer et obéir aux règles, étant restée seul maître à bord toute sa vie.

Quand ce directeur lui avait dit de ne pas sortir, évidemment qu'il fallait qu'elle parte.

Et puis, elle s'était retrouvée toute seule. Elle avait d'abord cueilli des fleurs pour se redonner le moral. Elle

avait suivi ce chemin qui paraissait facile. L'orage n'avait pas tardé à la transpercer de ses grosses gouttes d'eau qui l'avait rendue aveugle.

Elle avait froid maintenant et ne savait plus du tout comment retourner vers la maison de repos. Elle s'en voulait beaucoup mais comment faire ?

Lorsqu'elle avait vu cette petite chapelle devant elle, elle s'y était précipitée. Le vent et la pluie étaient d'une telle violence que Christiane avait l'impression de vivre la fin du monde. Les éclairs lui avaient permis malgré tout de prendre des repères dans sa cachette.

Elle pleurait maintenant. Toute sa colère était partie. Elle n'était qu'une pauvre femme perdue. Qu'avait-elle voulu prouver en s'en allant ainsi seule ? Oui, elle s'était dit : « tant pis si je meurs, au moins ce sera fini, je ne souffrirai plus ». Mais maintenant, elle se rendait compte des conséquences. Elle ne voulait plus que la montagne la prenne et l'engloutisse. Elle voulait vivre, retrouver ses enfants, leur dire qu'elle n'avait pas voulu...

Une éclaircie était venue et Christiane avait vu ce passage qui la sauverait peut-être. C'était très dangereux car il bordait un précipice et la neige pouvait la faire glisser. Mais il représentait peut-être sa survie. Elle ne pouvait pas rester la nuit entière dans sa cachette. Elle serait morte de froid.

Alors, n'ayant pas d'autre choix, elle s'était élancée...

Il faisait un froid de loup sur ce parvis d'église. Décembre promettait un hiver frileux et Marie commençait à ne plus sentir ses orteils dans ses chaussures neuves. Elle les avait achetées pour l'occasion et, lorsqu'elle les avait regardées en plein jour, s'était rendu compte que leur couleur beige n'allait pas du tout avec sa tenue. Mais il faisait déjà nuit à 17 heures et, dans la pénombre, personne ne pouvait se rendre compte de ce manque de goût.

Pour sa robe, pas de dentelle blanche ni de voile assorti. Boulevard Saint-Michel, elle avait trouvé un ensemble simple et confortable qu'elle pourrait remettre à d'autres occasions.

Le grand jour était venu et son mariage la rendait joyeuse et comblée. Pour Cédric, elle avait bien voulu le célébrer à l'église d'Alésia, entourés de leurs amis.

La cérémonie civile avait été avancée d'un mois en novembre afin que sa sœur Armelle puisse y assister. Celle-ci était partie le lendemain en voyage humanitaire au Soudan. Avec son frère, Marie était allée l'accompagner à l'aéroport et ce départ avait réveillé de vieux souvenirs : elle revoyait partir au loin le train de sa mère à la gare de Lyon trois ans plus tôt. Ses amis lui avaient alors certifié qu'un malheur comme celui que la fratrie avait vécu ne pouvait survenir à nouveau. Pourtant, Marie savait bien que rien n'était moins sûr et que le destin pouvait leur jouer d'autres mauvais tours.

Lorsque le petit groupe de cinq personnes était rentré dans la mairie du XIV^{ème} arrondissement de Paris, ils avaient été accueillis dans une grande salle majestueuse. Des bouteilles et des coupes de champagne étaient installées sur un buffet. Mais ce n'était pas pour eux, à moins que, vu le peu d'invités, l'officiant ait jugé inutile d'y toucher.

Armelle, Jules et sa femme Sylvie entouraient le nouveau couple et, une fois les formalités accomplies, ils étaient allés dans un restaurant puis dans un café-concert de Montparnasse.

Pendant tout le mois de novembre, Marie se sentait étrangère à son nouveau statut d'épousée, vivant depuis déjà un an avec Cédric qui avait quitté Lille pour la rejoindre en trouvant un nouveau poste.

Ils s'étaient connus au cours d'un séjour de ski organisé par l'UCPA. Dans le car qui les emmenait à la station de Tignes, Marie avait remarqué ce beau jeune homme qui draguait outrageusement une passagère assise sur la banquette devant lui. C'était à qui se ferait mousser le plus, parlant de leurs voyages, de leurs amis, de leur métier assez fort pour que tout le monde les entende. Marie s'était juré de les tenir à distance tout en étant très amusée par leurs petits jeux.

La passagère se trouvant dans sa chambrée de six, elle avait pourtant sympathisé avec cette jeune fille si différente : très maquillée, prenant grand soin de sa tenue et de ce que les autres pouvaient penser d'elle. Marie la trouvait très superficielle, elle qui ne s'intéressait que très peu aux autres. Elle était pourtant émue par les angoisses de cette jeune étrangère qui avait toujours peur d'être mal perçue.

Le jeune homme s'était lassé très vite de ses grandes manières mais du fait qu'un petit groupe sympathique s'était formé autour d'eux, il s'était rapproché de Marie. Et lorsque celle-ci s'était inquiétée de la couleur bordeaux foncé que prenait sa peau exposée aux rayons du soleil et lui avait prêté sa crème solaire, l'affaire était faite et les deux tourtereaux s'étaient rapprochés tout au long du séjour, à tel point que Cédric était resté passer le week-end suivant chez elle, puis tous les autres jusqu'à sa mutation à Paris.

Sous ses allures sûres de lui, Cédric était un homme blessé par la mort prématurée de ses parents à quelques années d'intervalle, le laissant seul responsable de sa sœur cadette.

Leur histoire réciproque les avait rapprochés ainsi qu'une étincelle de vie, d'espoir. Tout était à nouveau possible et Marie se régalaît de cette froide journée.

Cédric se sentait apaisé et heureux en sortant de l'église. Cela ne lui était pas arrivé depuis la mort de son père, décédé dans ses bras d'un cancer des poumons. Depuis, il ressentait une peur panique de mourir et surtout de ce qui pouvait bien survenir après. Aucune réponse cohérente ne le soulageait et il trimbalait partout cette terrible angoisse.

Chaque soir, il était terrorisé par l'idée de s'endormir qui correspondait pour lui à un lâcher-prise, une petite mort. Il n'allait se coucher qu'au bord de l'épuisement et se réveillait le matin hagard et heureux d'avoir surmonté une nouvelle nuit.

Lorsqu'il avait rencontré Marie pendant un séjour de ski à Tignes, dans le car qui les emmenait à la station, il n'avait pas imaginé qu'elle allait changer le cours de sa vie. Il avait alors 27 ans. Elle n'était pas particulièrement jolie et se moquait gentiment lorsqu'il essayait, sans succès, de draguer sa pulpeuse voisine de chambre. Mais sa prévenance le troublait. Elle écoutait les autres, leur accordait de l'attention. Lorsqu'il était devenu rouge écrevisse après 3 jours de soleil intensif, elle avait été la seule à lui proposer sa crème solaire et à s'inquiéter pour lui.

À la fin du séjour, il avait essayé de lui faire comprendre qu'elle comptait pour lui, sans succès là encore. Peut-être s'y était-il mal pris? Il avait été attentif à son bien-être, la portant dans la neige pour qu'elle ne salisse pas ses chaussures de ville. Il l'avait même prise dans ses bras

dans le train du retour. Elle s'était alors raidie. Peut-être avait-il mal lu ses sentiments à elle, peut-être était-il allé trop vite...

Avant de rejoindre Lille où il vivait, il s'était décidé à l'appeler de la gare pour lui proposer de passer lui dire au revoir. Son enthousiasme l'avait rassuré et le week-end avait été savoureux. Il l'avait invitée au restaurant le midi ; ils avaient fait une longue marche dans Paris. Lorsqu'ils étaient rentrés, ils savaient déjà qu'ils n'allaient plus pouvoir se passer l'un de l'autre. Pendant la semaine, ils s'appelaient à tout moment pour se raconter leur journée : un conflit entre collègues, les courses à prévoir pour le week-end... Cédric la rejoignait le plus souvent dès le vendredi soir et repartait dans le premier train du lundi. La semaine passait alors doucement pour l'un et l'autre, dans l'espoir de se retrouver avec les mêmes sentiments la même fougue.

Comme il doutait chaque jour de prendre les bonnes décisions, Cédric avait longtemps hésité à franchir le pas et à chercher un travail en région parisienne. Marie avait été patiente. Elle ne voulait pas que Cédric prenne une décision qu'il lui reprocherait plus tard. Elle souhaitait qu'il décide tout seul en analysant ses sentiments pour elle, espérant qu'ils seraient assez forts pour qu'il la rejoigne.

Il avait fini par décrocher un poste d'ingénieur dans le Val-de-Marne et s'était installé dans le petit appartement de Marie dans le XIV^e arrondissement de Paris.

Dès son arrivée, il avait dû batailler dur : le Yorkshire de Marie avait défendu son domaine avec fermeté et Cédric avait dû se doter de patience et de sucreries afin de pouvoir approcher du lit.

Avant de rencontrer Marie, il était en proie à une grande solitude. Il vivait seul dans un petit appartement qu'il n'arrivait pas à bien chauffer car il se trouvait au-dessus des parkings de l'immeuble. Sans manque d'argent, il se contentait d'une vie simple et passait ses week-ends au cinéma. Il fréquentait un cours de peinture dans lequel il exposait toute sa mélancolie et finissait parfois par aller boire quelques verres avec les membres de l'atelier.

Il avait une sœur à Reims. Ni père ni mère. Un accident vasculaire cérébral avait emporté sa mère trois ans après la mort de son mari. À l'époque, Cédric et sa sœur Carole n'avaient pas 25 ans. Seule l'assurance-vie de leurs parents leur avait permis de poursuivre et de terminer leurs études. Avec sagesse et inquiétude, Cédric était alors devenu soutien de famille pour sa sœur qui ambitionnait de devenir sage-femme.

Elle y était parvenue, s'était installée à Reims puis s'était mariée. Malgré cela, Cédric restait très protecteur vis-à-vis de sa sœur. Bien qu'il n'ait pas eu son mot à dire lors de son mariage, il s'octroyait un droit inquisiteur qu'elle acceptait avec plaisir, partageant des liens forts et profonds.

Lorsqu'il lui avait présenté Marie, Carole s'était montrée très méfiante, jalouse de cette femme qui allait peut-être lui ravir ce frère qu'elle aimait tant. Alors, par défi et pour montrer qu'elle avait l'avantage, elle avait tendu à Cédric un test de grossesse positif fait le matin. La manœuvre avait été payante car, pendant tout le reste de cette visite, il n'avait plus été question que de cette grande nouvelle. Marie ne s'en était pas offusquée et, au contraire, s'était réjouie que leur famille s'agrandisse.

Diplômé de son côté, il avait trouvé un travail à Lille et s'y était plu. Certains membres de son atelier de peinture étaient devenus ses amis.

Il leur avait présenté Marie et le courant était tout de suite passé, celle-ci découvrant la grande générosité des « gens du Nord », loin d'être un cliché. Lorsqu'ils allaient au restaurant, il n'était pas rare que des discussions naissent d'une table à l'autre, ce qui étonnait toujours Marie, habituée à froidement ignorer ses voisins.

Elle avait fini par s'y faire. Lors du déménagement de Cédric pour la rejoindre à Paris, elle était restée des heures à discuter sur le trottoir avec des personnes qui voyaient partir l'un des leurs avec beaucoup d'empathie.

Cédric et Marie avaient vécu ensemble pendant un an avant de se marier. L'engagement était une décision grave pour Cédric, la promesse d'une vie. Catholique, il tenait absolument à ce que l'Église bénisse leur union. Marie n'y avait vu aucun inconvénient mais n'y avait pas accordé beaucoup d'importance. Pour elle, le passage devant le maire aurait pu amplement suffire.

Le prêtre qui les avait mariés les avait reçus à de nombreuses reprises lors de rendez-vous précédant la cérémonie. Dans son bureau, il collectionnait les vaches en figurines ou en tableaux. Cela faisait beaucoup rire le jeune couple et donnait un petit air champêtre à leurs entretiens. Ils avaient beaucoup parlé de leur histoire mais le curé n'avait semblé retenir qu'un élément important à ses yeux : le travail de Cédric dans la « logistique ». Pendant la cérémonie, il avait replacé ce mot plusieurs fois avec fierté. Par contre, il avait eu l'indélicatesse d'installer dans l'église quatre chaises destinées aux parents des mariés. En se plaçant au début de la cérémonie, Cédric et Marie en

avaient été peïnés. Ce prêtre n'avait-il donc rien écouté de leur peine lorsqu'ils avaient parlé de leurs deuils successifs ? Mais, tout au long de cette messe, ils s'étaient aperçus qu'en dépit de leur absence physique, leurs parents les avaient accompagnés dans cette église.

Marie n'avait pas invité son père qu'elle ne revoyait plus depuis la disparition de sa mère. Cédric comprenait qu'il était très compliqué de faire partager la joie de cette journée à un homme qui avait été absent pendant toute l'enfance de Marie.

La fête qui s'en était ensuivie avait été joyeuse dans une salle prêtée par un club de tennis de la région parisienne. Tous les amis du jeune couple avaient été réunis. Marie et Cédric en éprouvaient une joie immense. Seule Carole semblait bouder, ronchonnant dès que quelqu'un lui adressait la parole. Il fallait désormais qu'elle partage l'amour de son frère avec une autre personne et cela lui coûtait beaucoup. Cédric et Marie n'en avaient pas été contrariés, continuant à danser et à profiter de leurs amis dans une joie communicative.

En revenant tard cette nuit-là, la voiture de Cédric et Marie avait tourné au ralenti et sans chauffage et menaçait à tout moment de les lâcher. Mais, malgré le froid de décembre et la peur de tomber en panne, ils avaient apprécié de se retrouver seuls ensemble, réalisant que leur nouvelle vie commençait.

Pendant plus d'un an, Marie avait cru devenir folle, emprisonnée dans son malheur comme prise dans une toile d'araignée.

Lorsque le téléphone avait sonné en ce lundi de Pâques, elle revenait d'un week-end en Normandie en compagnie de Cédric. Une amie les avait invités à séjourner dans sa ferme où elle élevait des lapins. C'était le printemps et il y avait de jolis petits agneaux dans les prés. Cédric et Marie, jeunes mariés, avaient décidé d'agrandir la famille et tout ce renouveau autour d'eux les grisait et leur donnait confiance en l'avenir.

Pourtant, Marie avait voulu revenir le dimanche soir, s'étant sentie inquiète sans raison. La sonnerie les avait réveillés et c'est encore engourdie qu'elle avait pris l'appel.

Cédric s'était très vite inquiété de ce visage si familier qui, tout à coup, était devenu gris et déformé par l'effroi. Il avait voulu écouter avec le haut-parleur mais Marie avait eu peur que cela ne coupe la communication et avait continué à entendre seule l'impensable.

Armelle était morte.

Cette information avait du mal à faire son chemin dans le cerveau de Marie et c'était tout étourdie qu'elle avait enregistré le rendez-vous que lui avait fixé l'organisme humanitaire à son siège social de Paris.

Avant même de réaliser, Marie savait que son corps allait réagir le premier. Elle avait déjà vécu cela une fois

et redoutait qu'il ne soit pas assez fort pour encaisser cette annonce.

Lorsqu'Armelle était partie, elle était ravie et confiante de cette première mission au Soudan en tant que sage-femme. Elle avait sous-loué son appartement et confié son chat à une amie.

Marie connaissait très peu la vie de sa sœur, très secrète. Armelle adorait son métier et ses gardes de 24 ou 48 heures à l'Hôtel-Dieu de Paris lui prenaient beaucoup de son temps. Elle avait invité Marie à venir assister à l'une de ses gardes pour voir un accouchement. Marie n'en gardait pas un très bon souvenir car elle revoyait les grands ciseaux cachés derrière la blouse rose qui avait coupé en large épisiotomie les chairs de la parturiente.

Les deux sœurs se voyaient de temps en temps à Paris. Cependant, elles n'arrivaient pas à construire une complicité de par leur éducation maternelle d'enfant unique et par le fait que l'aînée avait du mal à traiter d'égale à égale cette jeune sœur un peu hors du temps.

Le drame vécu trois ans plus tôt les avait un peu rapprochées mais pas assez pour se laisser aller à des confidences.

Jules s'était marié le premier et connaissait déjà Sylvie quand leur mère était morte. Il était assez distant et ne s'intéressait que de très loin au devenir de ses sœurs. Au début, il avait voulu prendre la place de chef de famille, sans succès car Armelle et Marie avaient déjà leur indépendance et ne voulaient pas lui donner ce rôle. Leur famille, décapitée, n'existait plus. Elle avait été détruite et les trois enfants vivaient en satellites indépendants, reliés simplement par leur enfance et un attachement lointain.

Marie était allée seule au rendez-vous de l'organisation humanitaire et avait appris qu'Armelle avait été découverte

le dimanche matin morte, sans aucun signe extérieur pouvant justifier ce décès. Une autopsie allait être effectuée à Khartoum dans les jours à venir. Armelle allait avoir 30 ans cette année-là. Comment croire une chose pareille ? L'ONG lui cachait-elle la cause exacte de sa mort ? Toutes ces questions ne trouvaient aucune réponse, l'organisme certifiant sa version des faits. Pourtant, cette région du Soudan était en guerre.

Les lettres que Marie recevait de sa sœur étaient dramatiques. Armelle, malgré son courage, n'avait pas été préparée à voir toute cette misère qui la bouleversait. Les installations étaient précaires et le confort réduit au strict minimum. Elle officiait dans des conditions effroyables, étant confrontée quotidiennement à la mort et à la famine. Marie et Jules avaient réussi à lui envoyer un colis qui lui était parvenu. Elle avait alors partagé avec tous les barres de chocolat, les gâteaux secs, les magazines.

L'autopsie avait été effectuée à la va-vite et le compte rendu transmis à Marie ressemblait à un brouillon sur une feuille de papier simple : « Plage d'ischémie autour du muscle cardiaque ». L'ONG maintenait sa version.

Le corps d'Armelle avait été rapatrié un mois plus tard, sans explication, son cercueil plombé ne permettant aucune vérification sur le sol français. Marie avait récupéré ses affaires personnelles par la valise diplomatique. Une page d'un livre avait été cornée à l'endroit où Armelle avait cessé de le lire.

Jules et Marie avaient enterré Armelle au cimetière parisien de Thiais. Marie avait du mal à croire que le corps de sa sœur reposait à cet endroit, trop de mystères entourant ce décès.

Une lente descente aux enfers avait commencé où Marie ne contrôlait plus rien. Elle était agressive à son travail, distante de Cédric, fatiguée de tous ces drames. Malgré leurs souhaits, l'enfant tant attendu ne venait pas. Marie comprenait qu'elle n'était pas en très bonne condition pour concevoir un bébé. Ce fait venait s'ajouter à sa tristesse et la rendait aigrie et perturbée.

Armelle avait fait une dernière fois le tour de son appartement avant de fermer la porte à clé. Elle s'était assurée qu'elle n'avait rien oublié et en avait profité pour s'imprégner de sa vie d'avant. Une amie avait pris en pension son chat Punaise pendant son absence. Elle ne la retrouverait que dans six mois, après sa mission au sein d'un organisme humanitaire.

Quand on lui avait donné sa destination, le Soudan, elle avait frémi. Peut-être avait-elle montré trop d'assurance en disant qu'elle pouvait tout voir, tout supporter. En vérité, elle n'en était vraiment pas sûre. Elle se rappelait les reportages à la télé pendant son enfance sur les petits Africains qui mouraient de faim. Elle s'était dit, à l'époque, qu'elle pouvait faire quelque chose, se rendre utile. Mais maintenant que cela devenait concret, elle se demandait si elle avait fait le bon choix.

Elle avait sous-loué son appartement pendant son absence à une jeune femme qui s'en allait régulièrement en mission pour le même organisme humanitaire. Ainsi, elle perdrait moins d'argent. Les économies qu'elle avait faites pour payer les charges pendant son absence étaient tout juste suffisantes.

Au travail, tout le monde avait été admiratif de sa décision. Elle-même en était très fière. Sage-femme à l'Hôtel-Dieu, elle adorait mettre des enfants au monde et était heureuse à l'idée de porter secours aux femmes enceintes

d'Afrique. Pourtant, au moment de tourner la clé dans la serrure, elle n'était plus sûre de rien.

Elle aimait la vie qu'elle s'était forgée depuis qu'elle avait quitté la maison familiale. Sa soif d'indépendance avait été comblée et elle ne regrettait pas du tout d'avoir quitté sa mère, sa sœur et son frère. Elle avait été la première à partir et, connaissant sa fille, Christiane avait bien compris qu'il était temps qu'elle prenne le large. C'était indispensable à son épanouissement. Combien de fois lui avait-elle demandé d'avoir une chambre pour elle toute seule ? Mais, les convenances avaient la vie dure et il n'était pas question de faire dormir Marie dans la même pièce que Jules pour qu'Armelle puisse avoir son espace. Cette dernière en avait beaucoup souffert. Elle aimait tant s'isoler, s'inventer un monde, se perdre dans ses lectures. Elle adorait les livres sur les Templiers, sur les croisades mais aussi les romans d'amour à l'eau de rose qui lui faisaient oublier le triste quotidien familial.

Sa mère avait tout fait pour qu'elle se rengorge de son rôle d'aînée de la fratrie. Elle considérait Jules et Marie comme beaucoup plus petits, bien qu'ils n'aient en tout que trois ans et demi d'écart. Dans les jeux, c'est elle qui menait la danse. C'est elle aussi que Christiane avait choisie comme confidente, à son grand désarroi. Ce rôle était très lourd à porter car Armelle devait encaisser tout le désespoir de sa mère et toute sa haine envers ce père qu'elle connaissait à peine finalement. Elle avait logiquement acquis au fil des ans une aversion pour les hommes qui, adulte, l'avait empêchée d'entretenir des rapports naturels avec eux. Elle aurait aimé vivre dans ses romans à l'eau de rose avec un prince charmant qui lui aurait fait oublier tout ce que sa mère lui avait appris. À bientôt

trente ans, elle n'avait pas encore eu une relation sérieuse et cumulait les amants de passage, incapable de donner sa confiance à quelqu'un.

Être l'aînée avait eu de sérieux avantages quand elle était petite. Mais, maintenant qu'elle était grande, elle n'arrivait pas à considérer son frère et sa sœur en égaux, s'interdisait de se confier à eux ou de s'en faire de véritables amis. Ainsi, ils ne savaient pas grand-chose de ce qu'elle aimait et se heurtaient à un mur lorsqu'ils demandaient plus de considération ou de soutien.

Lorsque sa mère avait disparu, elle était partie la première pour la retrouver. À l'époque, elle avait contracté une hépatite B qui l'avait mise en arrêt maladie longue durée. Elle se morfondait toute la journée en attendant l'autorisation du Comité médical de reprendre son travail. Elle était donc partie à Nice, puis dans les montagnes, à la recherche de sa mère. Marie l'avait rejointe. Au début, elle avait refusé sa présence car elle voulait régler le problème toute seule, comme toujours. Mais, très vite, elle s'était rendu compte qu'elles pouvaient se serrer les coudes et étaient mieux armées à deux pour faire face à ce drame. Alors qu'elles étaient prêtes à repartir bredouille vers Paris, Armelle, dans un moment de désespoir, était partie seule déambuler sur la Promenade des Anglais et pleurer. Elle en voulait à la terre entière. De cette disparition si inquiétante et de sa maladie qui la condamnait à ne plus travailler, à ne plus donner naissance à des enfants. Marie avait pris la voiture et l'avait cherchée partout. Elle avait aperçu sa silhouette au bord de la mer et s'était garée sur la grande avenue, au milieu des autres automobilistes qui klaxonnaient en chœur. En la voyant, Armelle avait enfin pu laisser exploser son chagrin et les deux sœurs étaient

reparties bras dessus bras dessous, heureuses d'être deux, enfin.

Soulagée, Armelle avait pu reprendre son travail rapidement et les gardes de 24 heures l'avaient aidée à supporter le deuil de sa mère.

Elle avait également pu assister au mariage de Marie qui avait avancé la date de la cérémonie civile pour qu'elle soit présente. Elle était l'aînée et la dernière célibataire de la famille, et elle en éprouvait un peu de jalousie. Elle aurait tellement aimé rencontrer un homme « différent », qui n'aurait ressemblé en rien à ce père qu'elle avait appris à détester. Elle s'était demandé si elle arriverait un jour à lui pardonner tout le mal qu'il avait fait à sa mère. Elle l'avait déclaré coupable, en toute subjectivité. Même si une partie d'elle regrettait d'avoir été si implicitement prise à partie dans le combat que se livraient ses parents. Même si elle enviait Jules et Marie d'avoir été davantage protégés, plus à l'écart de toutes ces batailles.

Sa sœur et son mari l'attendaient tous les deux en bas de l'immeuble pour l'emmener à l'aéroport Charles de Gaulle où elle avait rendez-vous avec toute l'équipe de l'organisme humanitaire. Il n'était plus temps de reculer. Elle devait faire face. Elle aurait tant aimé que quelqu'un l'attende à son retour.

Les feuilles du parc commençaient à jaunir et un léger vent rafraîchissait les premières journées d'automne. Marie savourait ce moment où les cris d'enfants venaient égayer ce terrain Colas où elle venait régulièrement y passer des après-midi.

Dans le landau, sa fille dormait tranquillement. De temps en temps, un sursaut lui faisait cligner des yeux ou bouger un bras. La vie était désormais remplie de ces petites joies infimes qui faisaient oublier à Marie les jours sombres et tristes.

Tant d'événements étaient survenus depuis quatre ans !

Était-ce dû à la mort d'Armelle ? Peut-être le corps de Marie avait-il refusé de concevoir un enfant, privé de l'aide de sa sœur pour le mettre au monde. Malgré tout l'acharnement que Marie et Cédric y avaient mis, aucune petite graine n'était venue ensemençer son ventre. Pourtant, après un an d'essai, ils avaient eu recours aux procréations médicalement assistées. Les médecins y croyaient et emportaient le couple dans un tourbillon de traitements, de piqûres, de promesses jamais tenues, sources de désespoir. Chaque mois, il fallait toujours tout recommencer. Marie maudissait ce thermomètre qui était le premier geste de ses journées. En dessous de 37°, il fallait attendre et prendre le traitement prescrit ; puis une chute suivie d'un pic annonçait l'ovulation et la course chez le gynécologue ou l'hôpital. Elle ne comptait plus

le nombre d'inséminations artificielles subies toujours sans succès. Elle en était à sa deuxième fécondation in vitro. Trois petits embryons avaient été réimplantés et les médecins étaient optimistes. Elle avait passé les deux semaines suivantes sans trop bouger, de peur que son précieux chargement ne s'évade. Elle avait attendu le résultat de la prise de sang pratiquement en apnée. Celui-ci avait été négatif, comme tous les autres. Une coelioscopie avait alors diagnostiqué une endométriose qui la rendait stérile. Il fallait opérer avant de recommencer encore et encore...

Pendant ce temps, Marie avait réussi, au bout de deux ans, à persuader Cédric de commencer des démarches d'adoption. Au début, celui-ci était réticent, privilégiant les liens de sang. Mais bien vite, il s'était rendu à l'évidence qu'un bébé, même différent, le comblerait tout autant. Des démarches avaient été alors entreprises que Marie accomplissait avec bonheur car, contrairement aux PMA, chaque mois était acquis et les rapprochait de ce bébé tant désiré. Une demande toute ethnique pour un enfant de moins de trois ans avait été déposée et avait obtenu l'agrément de la DASS. En plus d'un enfant pupille de l'État, deux œuvres avaient été contactées, l'un s'occupant des accouchements sous X, l'autre d'enfants nés à l'étranger.

Elle se souvenait de ce jour où, revenant de l'hôpital meurtrie par une coelioscopie qui l'avait parait-il débarassée momentanément des ravages de l'endométriose. Le médecin l'avait alors encouragée à faire une autre FIV qui aurait, selon lui, toutes les chances de réussir. D'autres souffrances allaient venir pour enfin peut-être concrétiser son désir d'enfant...

Et puis, dans la boîte à lettres, elle avait trouvé une enveloppe sans en-tête au milieu d'autres courriers. Dans

la cuisine, elle l'avait ouverte et était restée immobile, lisant et relisant le texte inscrit sur une carte de visite. Son cerveau n'était pas arrivé à décrypter cet ensemble de mots si anodins et à la fois si incroyables: « Bonjour papa, bonjour maman, je m'appelle Aurélien et je vais devenir votre petit garçon pour toujours. Venez me voir à la pouponnière le 7 mai... ». Une fois le choc passé, Marie s'était précipitée vers Cédric et lui avait lu ce message. Tous les deux étaient restés pétrifiés, sans oser y croire. Leur faisait-on une blague? Se pouvait-il que ce soit vrai? L'œuvre d'adoption était fermée ce samedi et il était impossible de vérifier l'information.

L'attente jusqu'au lundi avait été horrible mais lorsque la secrétaire leur avait confirmé la nouvelle, une explosion de bonheur les avait saisis comme une onde électrique qui les avait tenus à cran jusqu'au jeudi, date du précieux rendez-vous.

Ce jour-là, Cédric et Marie avaient été reçus longuement par la directrice de la pouponnière qui leur en avait expliqué le fonctionnement en détail. Ils n'avaient rien écouté, leur attention se portant sur une photo retournée que cette femme trop sévère tenait retournée sur la table. Lorsqu'enfin, ils avaient découvert la photo, ils n'avaient pu retenir leurs larmes. Mais le vrai choc avait été la rencontre: sur un tapis d'éveil, un petit bonhomme de trois mois tout blond et sérieux les avait regardés. Ses yeux anxieux avaient fixé tour à tour la puéricultrice puis ces personnes étrangères qui lui avaient souri et n'avaient pas osé le prendre dans leurs bras. Se pouvait-il qu'un tel bonheur existe pour Marie? Oubliée l'enfance triste et sombre, oubliés les traitements douloureux et stériles.

Devant elle, son bébé était là, bien présent, avec tout son potentiel de vie. Déjà, il était sien.

Pendant les trois jours suivants, Cédric et Marie avaient rendu visite à leur fils de plus en plus souvent et longuement afin qu'ils apprennent à se connaître.

Pendant ce temps, leur maison était devenue le terrain d'un grand remue-ménage. Tous les amis avaient été sollicités et chacun apportait qui le lit, qui des affaires, qui une table à langer... Il fallait que tout soit beau pour l'arrivée de l'enfant prodige.

Puis était arrivé le grand jour où Aurélien avait découvert sa maison. En paquet-cadeau, il était porteur d'une conjonctivite et de la varicelle. Malgré ses gouttes jaunes dans les yeux et ses boutons sur tout le corps, c'était le plus beau des bébés pour Marie. Elle ne se lassait pas de sentir son odeur, de le regarder.

Les premiers temps avaient été musclés. La puéricultrice leur avait dit de donner les biberons à la demande. Si bien que le premier jour, Marie et Cédric avaient attendu qu'Aurélien réclame à manger. Mais celui-ci avait dû être trop perturbé par tout ce nouvel univers et était resté muet. Lorsque Marie avait enfin prononcé le mot biberon, il s'était mis à éclater en sanglots. Il avait dû mourir de faim!

Aurélien s'était révélé être un petit garçon vif et indépendant. Il n'aimait pas qu'on le prenne dans les bras et écartait les intrus avec ses petites mains. Il avait une grosse soif de vivre et de découvrir son entourage. Les trois mois vécus dans la pouponnière avaient dû être une grosse épreuve pour ce petit bonhomme assoiffé d'en connaître toujours plus.

Marie et Cédric étaient comblés, quoiqu'un peu fatigués et dépassés par l'entrain d'Aurélien qui ne dormait que très peu : pas ou peu de siestes et petites nuits. Son énergie toujours en éveil lui faisait refuser le sommeil qui semblait l'angoisser.

Marie adorait le promener et se remettait du choc de la première rencontre, lorsqu'elle s'était rendu compte qu'au lieu d'un bébé typé, son enfant lui ressemblait. Elle n'avait pas été préparée à cette éventualité, ce qui avait entraîné un grand trouble dans les premiers jours. Peut-être avait-elle souhaité avoir un enfant différent pour que soient bien marquées son adoption et la rupture avec ses racines à elle.

Mais, lorsqu'elle se promenait avec son fils, tout cela était oublié et elle savourait la vue des petits pieds bien blancs et tout potelés qui dépassaient de la poussette et tournoyaient toujours en mouvements, comme s'ils avaient hâte d'explorer ce nouveau monde qui l'attendait.

Lorsqu'elle était retournée chez la gynécologue, celle-ci s'était empressée de lui faire comprendre qu'il était tout de même dommage de ne pas avoir d'enfant biologique. Alors, elle lui avait fait toutes les ordonnances pour que Marie commence le protocole de FIV.

Arrivée chez elle, Marie s'était effondrée et, en plein accord avec son mari, elle avait décidé de déchirer toutes ces feuilles qui représentaient tant de douleur et d'espoir vain. Ils avaient pris ensemble la décision de ne plus s'abîmer la santé et leur couple avec ces investigations et de renoncer à cet enfant qui aurait leur sang. S'ils désiraient dans l'avenir donner un petit frère ou une petite sœur à Aurélien, ce serait par l'adoption qui leur avait déjà apporté tant de bonheur.

Leur quotidien avait été dès lors rythmé par leur petit bonhomme qui menait son petit monde à la baguette et à un rythme effréné : peu de sommeil, que ce soit lors des siestes ou lors des nuits, toujours curieux du monde qui l'entoure avec un regard perçant et une attention soutenue. Aurélien était plein d'énergie et, malgré leur fatigue, Marie et Cédric étaient enchantés de suivre ce rythme et de voir s'épanouir leur petit garçon.

Ils avaient déposé très vite une autre demande pour adopter le petit frère ou la petite sœur d'Aurélien et s'étaient tournés tout naturellement vers la même œuvre d'adoption.

Le temps passait et les mois puis les années leur parurent très longs. L'attente d'un deuxième enfant était pour eux aussi importante et prégnante que pour le premier. Ils avaient la sensation d'une famille incomplète. Ce deuxième bébé était vital pour l'harmoniser.

Quatre ans après l'arrivée d'Aurélien, ils avaient décidé de passer les vacances d'été en Alsace. Aurélien était devenu un beau garçon plein de vie et toujours aussi attiré par le monde extérieur. Dans le village de vacances où ils avaient loué une petite maison, la nature était à leur porte. Aurélien s'était tout de suite fait des copains de son âge avec qui il jouait sans fin et explorait aussi bien la nature que les activités offertes aux enfants du village.

Lors d'une visite à l'Éco-Musée de la région, toute la famille avait passé une journée solaire à profiter de toutes les prestations que leur offrait ce lieu. Il faisait beau et Marie ne se lassait pas de contempler la petite tête blonde de son fils qui courait partout et voulait tout voir.

Il était prévu un spectacle de Guignol juste avant le goûter et toutes les familles s'étaient rassemblées avec joie pour faire profiter les plus petits du spectacle.

Guignol avait pour compagnon une cigogne appelée Claque-du-Bec qui était très bavarde et plaisait beaucoup aux enfants. Elle leur avait dit avec malice que, s'ils désiraient avoir un petit frère ou une petite sœur, il fallait qu'ils mettent un sucre sur le bord de leur fenêtre avant d'aller dormir. Ses amies cigognes seraient alors guidées et déposeraient dans la nuit le bébé tant attendu dans leur maison.

Marie avait été touchée par cette histoire et, sans y croire vraiment, avait déposé un petit peu de sucre en poudre en suivant les consignes de Claque-du-Bec.

Au matin, il n'y avait pas eu de bébé déposé dans leur maison mais, au cours de la journée, un appel téléphonique de l'œuvre d'adoption leur avait appris qu'une petite fille les attendait dans une pouponnière de la région parisienne et qu'ils pouvaient aller la voir dès le lendemain.

Les valises n'avaient jamais été aussi vite remplies. Aurélien était aussi joyeux que ses parents et disait à qui voulait l'entendre dans le village qu'il allait chercher sa petite sœur à Paris, au grand étonnement des animateurs et des autres familles.

Le voyage de nuit avait été éprouvant. Jamais Marie n'avait eu aussi peur d'avoir un accident qui aurait retardé voire annulé La Rencontre. Il avait plu sans discontinuer et c'est au petit matin, épuisés mais avides, que tous les trois s'étaient présentés aux portes de la pouponnière.

Cette fois, pas de directrice, juste une infirmière de la section où se trouvait le bébé. C'était une pouponnière médicalisée et cette soignante avait dix berceaux sous

sa responsabilité et que très peu de temps à consacrer à chaque enfant.

Lorsqu'elle avait découvert sa petite fille, Marie avait été captée par ce regard anxieux et affolé par de nouveaux visages. L'infirmière lui avait dit qu'elle ne pouvait pas beaucoup s'en occuper et ne la prenait que pour les biberons et une toilette rapide.

Ce petit bébé avait la blancheur de son frère. C'était une petite fille de trois mois toute fluette et fragile, avec un petit duvet blond sur la tête.

Marie avait demandé à la prendre dans ses bras et l'infirmière avait ri en lui répondant qu'évidemment puisque c'était désormais sa fille et qu'il fallait d'ailleurs la changer. Elle avait alors tenu dans ses bras un petit corps de chiffon qui ne bougeait pas et se laissait manipuler sans réaction. Seuls ses yeux semblaient vivants et reflétaient une angoisse profonde. Aussi doucement que possible, Marie avait essayé de la réconforter, de la caresser doucement. Lorsqu'elle lui avait montré la peluche-doudou apportée, le bébé s'était raidi, découvrant un objet inconnu source d'angoisse.

Aurélien et Cédric, malgré leur impatience n'avaient pas pu la prendre dans leurs bras, Marie ayant jugé qu'il fallait apprivoiser ce regard avant toute nouvelle rencontre.

Le premier bain à la pouponnière avait été cauchemardesque car le bébé n'avait jamais été lavé ainsi. Ce nouvel élément liquide était une source supplémentaire de terreur.

Cette petite fille avait le même prénom que sa nouvelle maman et Marie avait alors pris la décision de lui donner un prénom différent, bien à elle mais ressemblant. Elle s'appelait désormais Marjorie.

Lorsque Marie l'avait présentée à ses amis, Marjorie n'avait pas encore investi son corps et se laissait porter mollement, ne bougeant que très peu. Ils avaient tous été inquiets, se demandant si ce petit bébé n'avait pas une défaillance quelconque pour ne pas bouger et se laisser porter sans réaction apparente. Mais Marie avait confiance car elle voyait dans le regard de sa fille toutes les émotions ressenties et présageait que Marjorie allait bientôt réagir et s'approprier ce monde extérieur si étrange.

Et ce n'est qu'au bout d'une seule semaine que ce petit bébé amorphe s'était transformé en une petite fille réactive et ouverte, se rendant compte enfin qu'elle avait un corps et qu'elle pouvait s'en servir.

La famille était désormais complète et pouvait affronter l'avenir avec beaucoup de joies. Finies les souffrances de l'attente et la peur de l'inconnu.

L'après-midi s'était écoulé doucement. L'air devenait plus frais et Marie avait appelé son fils qui faisait du vélo dans les allées du parc. Il était toujours à portée de vue mais Marie avait renoncé à le tenir sans arrêt à ses côtés. Aurélien vivait sa vie à pleines dents et revendiquait son indépendance. Bien que souvent inquiète, elle savait son petit bonhomme assez raisonnable pour ne pas se mettre en danger. Elle acceptait donc ses échappées mais ne relâchait pas sa surveillance.

Marjorie s'était réveillée et avait avalé goulument son biberon. De fluette, elle était devenue une petite fille bien en chair qui mangeait avec appétit.

Pendant toute l'enfance d'Aurélien et Marjorie, Marie avait été terrorisée à l'idée de ressembler à sa mère. Elle craignait de les détruire alors même que leur vie commençait. Et pour cela, elle était toujours sur le qui-vive, redoutant un accès de colère. Elle voyait ses enfants grandir avec beaucoup de soulagement, contrairement aux autres mères qui voulaient garder leur progéniture bébé le plus longtemps possible.

Alors qu'Aurélien devait avoir 2 ou 3 ans, elle était sortie de ses gonds pour une brouille. Étant attablée en famille, elle avait jeté violemment les couverts qu'elle tenait dans sa main sur la table de la cuisine. Son fils s'était mis à pleurer devant le bruit et la soudaineté du geste et son mari l'avait regardée les yeux écarquillés. À cet instant, elle avait eu très peur : peur d'avoir blessé accidentellement Aurélien ou Cédric, mais aussi peur de cette colère sourde et incontrôlable qui s'était immiscée en elle. Elle s'était juré de ne plus jamais recommencer. Mais cet épisode l'avait marquée à jamais. Elle avait eu la preuve qu'à tout moment elle pouvait ne plus se contrôler. Alors, elle avait redoublé sa vigilance.

À son travail, il fallait également qu'elle se contrôle tout le temps. Elle s'entendait bien avec ses collègues mais n'en faisait pas des amis, gardant des distances qui lui permettaient de prendre du recul. Elle avait travaillé 20 ans à l'hôpital Sainte-Anne et avait découvert que, parmi ses collègues, il y avait le pire et le meilleur. Certaines secrétaires étaient assidues et prenaient à cœur de bien faire leur travail. D'autres, s'appuyant sur la sécurité de l'emploi, se permettaient toutes les déviances sans que jamais elles ne soient inquiétées. Marie avait le verbe franc et disait sa façon de penser à ces dernières qui la prenaient vite en grippe.

L'ambiance du service était surtout dépendante des humeurs de la surveillante-chef. Alors qu'elle travaillait en neurochirurgie, celle qui tenait cette fonction adorait créer la zizanie et tout le monde en pâtissait. Dès qu'elle avait eu Aurélien, Marie ne supportait plus d'apprendre qu'un enfant était décédé d'une tumeur. Alors, la surveillante-chef prenait un malin plaisir à lui annoncer ces décès, dès qu'elle la croisait dans un couloir. C'était devenu insupportable au point qu'elle s'était décidée à demander sa mutation dans une collectivité territoriale.

Elle l'avait obtenue juste un mois avant d'apprendre l'arrivée de Marjorie et, sa prise de poste étant à peine faite, elle était repartie en congé d'adoption, ce qui n'avait pas aidé à son intégration.

Elle avait d'abord travaillé dans un bureau d'aide sociale. Au moins là, les gens ne mouraient pas. Mais ils vivaient dans une grande précarité. Pendant les douze années où elle y avait travaillé, elle avait vu se dégrader leurs conditions de vie. Il n'était pas rare qu'une famille attende toute la matinée et jusqu'à 13 heures d'être reçue en accueil d'urgence, sans avoir pu déjeuner faute d'argent. Il avait alors été constitué une cagnotte et des courses alimentaires et autres (couches, produits d'hygiène) étaient réalisées afin d'apporter à ces usagers un minimum de confort.

Marie avait adoré son poste à l'accueil. Elle ressentait beaucoup d'empathie pour les personnes reçues, même quand elles venaient dans le cadre d'un suivi de protection de l'enfance.

Lorsqu'elle était passée de l'hôpital à cette structure, elle avait cru changer de planète. Autant le langage à l'hôpital était cru et direct, autant celui de la circonscription était voilé. Marie avait d'abord cru à la sympathie de ses collègues mais, là aussi, ce n'était que de l'empathie. Il semblait que, prises par leurs différentes fonctions d'aide aux plus démunis, les travailleurs sociaux et secrétaires n'arrivaient pas à communiquer entre elles en toute franchise et posaient des barrières à toute relation en les enrubbannant de fausse amitié. C'était déroutant et Marie avait mis beaucoup de temps à comprendre les rouages de cette communication si superficielle.

Au cours d'un accueil, elle avait reçu plusieurs fois un homme qui avait perdu ses enfants dans l'incendie de son appartement. Il arrivait le matin, déversait à l'accueil tous ses cauchemars de la nuit et racontait les cris qu'il avait entendus, son impuissance à braver le feu, l'enterrement,

les petites tombes. Il était ensuite reçu par un travailleur social à qui il répétait ses longues litanies qui le soulaient. La psychologue du service avait demandé à la directrice de la structure d'organiser une cellule de crise pour aider les personnes de l'accueil qui se sentaient démunies face à toute cette détresse. Mais celle-ci avait répondu que les secrétaires n'en avaient pas besoin car elles ne devaient pas s'approprier les difficultés ressenties par les travailleurs sociaux. C'était ainsi, les travailleurs sociaux avaient tous les égards alors que les secrétaires devaient rester à leur place d'exécutante... Là aussi, cette attitude était en fonction de la personne qui dirigeait l'équipe et Marie savait qu'elle n'était pas générale, heureusement.

Puis, Marie était devenue l'assistante de directeurs, poste qu'elle avait adoré. Là aussi, un clivage important apparaissait entre les différentes catégories de personnel mais le travail y était très intéressant. Toujours en raison de la sécurité de l'emploi, une de ses collègues aurait bien mérité la chanson de Jacques Higelin « Poil dans la main ». Elle avait décidé que le téléphone la perturbait. Alors, elle l'avait installé derrière son dos, sur un petit meuble, et avait supprimé la sonnerie. Malgré le fait qu'elle soit devenue injoignable, personne dans sa hiérarchie ne pensait à lui en tenir rigueur, ce qui bluffait Marie.

Pendant toutes ces années, elle avait adoré changer de casquette en s'impliquant dans la vie associative. Tout d'abord, elle était devenue membre du Conseil de Famille pendant douze ans et en avait assuré la présidence pendant deux années. Ainsi, elle assistait aux commissions où les dossiers des personnes désireuses d'adopter des enfants étaient étudiés et recevait le précieux agrément. Au tout début, alors qu'elle venait d'adopter Marjorie, elle ne

s'était pas sentie à l'aise pour juger les candidats. Mais, bien vite, elle avait considéré avant tout le bien de l'enfant qui leur serait confié. Elle se rappelait de cette femme en pleurs, suppliant la commission de lui donner le précieux sésame, alors qu'elle ne voyait dans l'acte d'adopter qu'une bonne action. Bien sûr, ce n'était pas suffisant.

Elle participait également aux commissions où trois dossiers de familles étaient présentés pour l'adoption d'un enfant pupille de l'État. C'était un choix difficile et il fallait donner un ordre de préférence. Il y avait eu le cas de jumeaux dont l'un, maltraité par sa mère, était devenu handicapé. Fallait-il les faire adopter par la même famille ou privilégier la jumelle saine et sauve ? Il avait fallu deux réunions pour tenter de décider ce qui serait le mieux pour les deux enfants. C'est ainsi que la petite fille avait été adoptée par une famille, le garçon restant en institut spécialisé.

Cette commission étudiait également le cas des enfants pupilles de l'État non adoptables du fait de leur âge, de leur fratrie ou porteurs de différents problèmes et/ou handicaps. Toutes les décisions sur leur vie courante étaient alors présentées : l'achat d'une mobylette, les vacances, les études. Lorsqu'un enfant pouvait se déplacer avec son éducateur, il était accueilli à bras ouverts et pouvait appuyer sa demande. C'était une vraie richesse de pouvoir assister à ces moments.

Son mandat auprès de cette instance étant terminé, Marie s'était tournée vers l'association qui avait beaucoup aidé son fils à assumer et rebondir à ses troubles du langage. D'abord déléguée départementale puis régionale, elle avait fini par créer une association qui reprenait les idéaux de la délégation. Elle tenait deux permanences par

mois, l'une dans une association amie, l'autre dans les locaux de la Maison départementale des personnes handicapées. Elle y recevait des mamans désespérées devant les difficultés de leur enfant, ne comprenant pas l'incapacité des enseignants à y remédier et ayant perdu toute confiance en elles-mêmes. Marie devait alors les rassurer et leur donner des outils pour que cette différence soit reconnue et prise en charge.

Elle organisait également des conférences destinées aux familles mais également à tous les professionnels qui s'intéressaient à ces troubles : orthophonistes, enseignants, ergothérapeutes.

Le président de l'association-mère était toujours disponible pour l'aider et lui donner des conseils. Il était devenu un grand ami auprès duquel Marie pouvait se ressourcer quand elle perdait courage ou qu'elle faisait face à une situation difficile.

Yves conduisait prudemment, son chien Shape assis sur le siège d'à côté. C'était un épagneul breton qu'il était allé chercher à la SPA quand il avait divorcé de Christiane et s'était installé dans la ferme familiale de Plouezec. Elle était constituée de deux bâtisses entourant une jolie cour. C'était là que ses grands-parents s'étaient mariés et avaient élevé leurs enfants.

Quand il avait emménagé, le sol de l'habitation principale était en terre battue. Depuis, il n'avait cessé de la retaper à son goût. Deux grands bancs entouraient désormais une grande table en chêne massif. À côté, un coin bar et un patio bordaient des murs de pierre en granit breton et fer forgé qu'il avait modelé lui-même. Cela donnait une allure brute à la salle à manger. Une véranda venait agrandir la ferme depuis peu. Yves aimait y lire son journal ou y faire des siestes au printemps.

À l'étage, deux pièces avaient été aménagées dans le grenier. Dans la plus grande, un lit à deux places attendait désespérément de la visite. Dans la seconde, il avait reconstitué la chambre de sa marraine, Louise, qu'il avait beaucoup aimée et qui s'était éteinte au terme d'une longue vie heureuse. Dans la bâtisse d'en face, qui datait des années 1600 et qui avait abrité ses ancêtres, il avait installé un atelier où il réparait les moteurs des bateaux ou des voitures de ses copains. Il y entreposait également tout un bric-à-brac qu'il avait glané et conservé de sa vie

d'avant : un canoë, une bicyclette, des meubles anciens, des congélateurs...

Il faisait venir régulièrement un jardinier qui agrémentait de fleurs le parterre de la cour et tondait la pelouse qui s'étendait jusqu'au verger où des pommiers fournissaient de quoi fabriquer du bon cidre dans l'alambic de sa mère.

Bien qu'étant âgée, celle-ci se rendait tous les jours au bourg à pieds, ce qui représentait une bonne demi-heure de marche depuis la maison qu'elle occupait non loin de chez Yves. Elle avait vu revenir son fils avec beaucoup de plaisir et tous les deux, très proches, se voyaient au moins une à deux fois par jour.

Désormais retraité, Yves donnait des cours dans l'école d'ingénieur de Plouezec et était devenu expert auprès des tribunaux pour tout litige impliquant des machines. Il était très proche de sa sœur Hélène et de son beau-frère François. Celui-ci avait inventé un bateau miniature, un prototype, capable d'avaler les nappes de pétrole pour dépolluer la mer. Yves lui servait d'assistant dans ses essais et il avait gagné plusieurs prix, au Concours Lépine entre autres. Hélène reconfortait et couvait les deux hommes, leur offrait une vie agréable, de bons petits plats et une maison coquette dont la porte était toujours ouverte.

Yves était heureux d'avoir retrouvé une vie familiale, récupéré une place qui lui avait longtemps manqué avec Christiane. Il n'avait pas d'explication au fait qu'il n'ait pas voulu divorcer pendant toutes ces années. Ou plutôt, disons qu'il n'en avait qu'une seule : il l'avait toujours aimée, et c'est contraint qu'il avait fini par accepter leur séparation. Il avait compris que Christiane ne changerait pas et le traiterait toujours de cette façon irrationnelle et violente. Lorsqu'il avait quitté la grande maison de Vitry,

leur couple n'était que déchirements et incompréhension. Alors, il avait abdiqué et était retourné au seul endroit où il se sentait prêt à continuer sa vie seul, au cœur de cette Bretagne sauvage qui avait bercé sa jeunesse.

Lorsque ses enfants lui avaient annoncé la mort de Christiane, il en avait éprouvé une peine immense et était allé rencontrer le directeur de la maison de repos où elle avait passé ses derniers instants. Il voulait comprendre, que cet homme lui dise dans quelles conditions elle avait disparu puis avait été retrouvée au fond d'un ravin. Il en avait eu besoin pour faire son deuil, pour réaliser qu'il l'avait perdue à tout jamais. Régulièrement, il retournait au cimetière de Brest où elle était enterrée avec sa mère et y déposait des fleurs. Il avait essayé de contacter ses enfants, sans y parvenir. Ses appels téléphoniques s'étaient toujours soldés par des échecs. Jusqu'à cet appel de Marie trois ans plus tard, où elle lui avait annoncé l'impensable : sa fille aînée était morte à son tour. Il l'avait appris juste après son enterrement car Jules et Marie n'avaient pas souhaité qu'il y assiste. Ils ne voulaient pas trahir leur sœur par la présence d'un père haï le jour de ses funérailles. Yves avait beaucoup pleuré, seul dans sa ferme, en se rendant compte qu'il avait perdu la moitié des siens. Il s'était muré dans le silence, incapable de surpasser ce deuil, puis avait à nouveau tenté de reprendre contact avec ses enfants, en vain. Jusqu'à aujourd'hui. Jusqu'à ce que Marie ne revienne une nouvelle fois vers lui.

Il avait pris son camping-car et avait conduit en tentant de contrôler sa nervosité. Il avait acheté cet engin et s'en servait pour se promener, aller voir des copains ou se rendre en consultation à Villejuif pour un cancer de la peau qui évoluait doucement. Dans ce cas, il stationnait

au camping de Choisy-Le-Roi où il laissait son chien à l'intérieur, le temps de la consultation.

Cette fois-ci, il avait dû encore laisser Shape en sécurité dans le camping-car et était parti à Saint-Michel par le RER C. Il l'avait reconnue près de la fontaine et s'était avancé vers elle les larmes aux yeux. Marie avait serré la main de son conjoint en le voyant, comme pour se donner du courage. Ils s'étaient embrassés timidement et étaient allés déjeuner tous les trois dans une pizzeria du quartier. Il y avait eu peu de mots échangés, beaucoup de silences, chacun essayant de profiter de l'instant sans trop se livrer. Trop d'émotions serraient leur gorge. Ils savaient tous deux que c'était un premier pas, timide mais annonciateur de retrouvailles, d'explications et peut-être de pardon.

Cédric s'était réfugié dans le seul endroit qui pouvait lui apporter un peu de réconfort : une église.

Avec l'âge, sa foi s'était renforcée. Et quand Marjorie avait semblé intéressée par le catéchisme en CE2, il s'était proposé pour dispenser aux enfants de la paroisse des cours religieux.

Il avait ressenti un apaisement immédiat au contact des prêtres et de tous les bénévoles. Ses angoisses de mort s'étaient enfin éloignées, il avait pu s'épanouir pleinement au sein de cette église qui ne l'avait jamais abandonnée. Il ne pouvait pas en dire autant de tout le monde, encore moins de Marie. Sa femme s'était doucement écartée de lui.

Loin de se sentir à l'aise auprès des nouveaux amis que Cédric s'était faits dans la paroisse, elle s'ennuyait ferme auprès de ces personnes qui n'avaient pas la même conception de la vie. Tout était en l'honneur d'un Dieu et d'une vie éternelle. Alors qu'elle vivait au présent, dans le concret.

Aurélien et Marjorie ne semblaient pas y prêter attention et n'apportaient que peu de crédit à la foi de leur père. Pourtant, contrairement à Aurélien, Marjorie avait fait tous les sacrements et suivi avec assiduité sa formation religieuse, mais sans y apporter l'attention de son père.

On naissait, on vivait et on mourait. Avant et après, il n'y avait que le néant, pensait-elle. Elle trouvait même les hommes bien prétentieux d'oser croire en un paradis.

Cédric avait mis des extraits de la Bible et des prières sur des bouts de papiers qu'il laissait trainer dans la maison. Marie avait accepté la croix au-dessus de la porte d'entrée mais elle vivait ces ex-voto comme des intrusions insupportables.

Il ne l'avait réalisé que le jour de leur 23^e anniversaire de mariage, lorsque sa femme lui avait annoncé qu'elle le quittait.

La veille au soir, il lui avait offert un bouquet de fleurs. Il avait oublié que Marie détestait les voir se faner dans un vase. Cela avait été l'élément déclencheur. Elle n'avait rien dit sur le moment mais, le lendemain soir, lui avait annoncé qu'elle partait. Elle lui avait expliqué qu'elle avait passé la journée dans les agences immobilières à la recherche d'une location et qu'elle avait miraculeusement trouvé un appartement dans la ville voisine. Elle resterait jusqu'à la fin du mois puis déménagerait. Cédric en avait été complètement abasourdi. Il n'avait pas mesuré la détermination de sa femme ni l'abîme qui le séparait d'elle.

Il avait bien compris qu'il avait fait une erreur quelques mois auparavant lorsque Marie lui avait proposé un voyage à New-York avec les enfants et qu'il avait refusé, prétextant qu'il n'aimait pas particulièrement ce pays. Elle en avait ressenti une peine immense car elle s'était sentie fière de pouvoir offrir ce séjour à tous. Marie était finalement partie avec Marjorie, Aurélien ayant une peur panique de l'avion. Elles en avaient bien profité toutes les deux et s'étaient régalingées de promenades, de shopping et de musées. Alors qu'elle aurait voulu que ce périple ressoude

un peu leur couple, Marie avait réalisé qu'elle pouvait très bien vivre et être heureuse sans Cédric. À son retour, Marie lui avait raconté sa nuit de réveillon, le dîner dans une boîte de Jazz, la messe dans Harlem puis le décompte jusqu'à minuit dans un Central Park frigorifié résonnant de la nouvelle chanson d'Alicia Keys qu'elle avait chantée à pleins poumons. C'était à ce moment-là qu'elle était passée d'une rive à l'autre, d'une vie à une autre. Et il était trop loin pour pouvoir la ramener à lui.

Le soir où elle lui avait annoncé son départ, il était sorti de ses gonds, rouge écarlate, et lui avait crié que ce n'était pas possible, qu'elle ne pouvait pas lui faire ça. Cette colère si violente avait forcé Marie à s'enfermer à clé dans la chambre de leur fille. Le lendemain, il l'avait priée de rester mais la foi de Marie semblait inébranlable.

Pendant leurs vingt-trois années de mariage, il n'avait jamais cessé de l'aimer, trouvait des excuses à ses sautes d'humeur, à son agressivité toujours sous-jacente envers lui. Il savait bien qu'il n'était pas assez présent, surtout face aux difficultés scolaires des enfants. Il rentrait tard le soir et, lorsque ceux-ci n'avaient pas fini leurs devoirs, il les faisait à leur place. C'est ainsi que Marjorie avait des notes déplorables en classe et mirobolantes pour ses devoirs à la maison.

Son couple avait traversé de dures épreuves. Il avait enduré avec calme la fatigue de Marie lorsqu'elle suivait des traitements pour concevoir un enfant. Il était resté auprès d'elle lors des hospitalisations, l'avait consolée lorsque les résultats étaient inlassablement négatifs et qu'il fallait tout recommencer.

Malgré ses réticences, il avait accepté le choix de sa femme de renoncer à tout autre traitement médical et de se

tourner vers l'adoption, il s'était plié à tous les rendez-vous des assistantes sociales, psychologues et psychiatres pour obtenir le fameux sésame : l'agrément qui leur permettrait d'accueillir un enfant confié par l'Aide Sociale à l'Enfance ou une œuvre qui confiait des bébés nés sous X.

L'arrivée d'Aurélien et Marjorie avait soudé leur couple et ils avaient enfin pu trouver une sérénité, un bonheur dans leur vie familiale.

Cédric avait pu consacrer plus de temps à son travail. Ingénieur dans une boîte internationale, il avait pris des responsabilités et gravi les échelons.

Lorsque Aurélien avait commencé à rencontrer des difficultés scolaires, il avait laissé la main à Marie. À l'époque, il ne lui semblait pas concevable de sacrifier sa vie professionnelle dans laquelle il se sentait épanoui. Il ne comptait pas ses heures de travail, partait souvent pour deux, trois jours en formation ou séminaire en Allemagne ou en Italie. Cette vie-là lui convenait parfaitement. Et puis, Marie avait l'air de bien gérer les heures à rallonge passées à surveiller les devoirs et les nombreuses visites chez l'orthophoniste. C'est tout naturellement qu'il avait fait de même pour Marjorie, au grand dam de Marie. Il sentait bien la tension que cette situation provoquait mais ne voyait aucun moyen d'y remédier, à part se taire et laisser l'orage passer quand il sentait Marie à bout.

Sa foi le portait et lui faisait oublier ses cauchemars récurrents et ses obsessions morbides. Marie s'éloignait, il le sentait à peine. Certes, il voyait bien qu'elle avait rejoint avec enthousiasme une association sur les troubles du langage, qu'elle parlait avec admiration de son président, aiguisant au passage sa jalousie. Il se rendait compte également qu'elle y passait de plus en plus de temps, qu'elle

n'était plus vraiment là pour lui. Mais Cédric ne voulait pas de vagues. Il souhaitait trouver la paix quand il rentrait tard le soir et le calme pendant les week-ends.

À présent, il réalisait qu'il allait se retrouver seul pour affronter l'avenir. Cela le terrorisait. Il avait besoin de Marie à ses côtés, de sa présence rassurante quand il rentrait le soir, des projets qu'elle faisait, même s'il n'y adhéraient que modérément. Il allait devoir retrouver cette solitude qu'il redoutait tant. Bien sûr, il avait ses enfants. Aurélien avait pris fait et cause pour lui car l'acte de Marie représentait un deuxième abandon, après celui de sa mère biologique. C'était trop dur à supporter et il avait préféré s'éloigner de cette famille décomposée en morceaux pour aller se réfugier chez sa copine. Sa fille ne prenait parti ni pour l'un, ni pour l'autre. Elle n'était pas dans le jugement et comprenait qu'ils vivaient des moments très douloureux. Par sa présence, elle consolait son père qui pleurait souvent et avait besoin de son réconfort. Elle rendait visite à sa mère dans son nouvel appartement, donnait des nouvelles de son frère et de son père, lui racontait ses journées. Une nouvelle complicité s'était installée entre elles deux dont chacune y trouvait avantage.

Marjorie s'était déchaussée avec un grand soupir de soulagement.

Quelle idée elle avait eue de mettre des chaussures si inconfortables. Elle avait passé la journée à essayer de ne pas chavirer de ses plates-formes à talons. Bonjour l'angoisse!

Elle ressentait à présent un grand sentiment d'apaisement, et pas seulement pour ses pieds. La journée avait été éprouvante.

Elle n'en revenait pas de tous ces événements imbriqués les uns dans les autres qui l'avaient conduite à cette base de loisirs de Normandie et aux trois personnes qui l'avaient attendue sous un parasol, aussi angoissées qu'elle à l'idée de cette rencontre, par cette belle journée du mois d'août.

Elle repensait aussi au mal-être qui l'avait toujours habité depuis qu'elle était passée de cette petite fille taciturne à cette adolescente amoureuse de Bryan, en échec scolaire.

Pourtant, plus jeune, elle avait passé des tests psychologiques qui, d'après sa mère, prouvaient qu'elle était précoce et dotée d'un QI bien supérieur à la normale. Du reste, elle se régalaient sur Internet, curieuse de tout. Elle avait même constitué un classeur entier sur Marie-Antoinette car l'Histoire la passionnait. Elle avait trainé Marie à une exposition sur son héroïne au Grand Palais où elle avait voulu tout voir, tout connaître. Elle en était

sortie avec des étoiles plein les yeux et sa mère avec de grosses ampoules aux pieds.

Malgré cela, ses résultats scolaires continuaient d'être médiocres. Elle avait beau essayer, elle n'arrivait pas à retenir les règles de mathématiques, ni à lire l'heure, ce qui paraissait inexplicable à son entourage. Heureusement que son frère Aurélien avait un trouble ressemblant à ce que l'orthophoniste avait appelé « la dyspraxie ». Au moins, ses parents s'étaient rendu compte que ce n'était pas de la fainéantise, contrairement à ce que disaient ses enseignants qui l'avaient prise en grippe. Elle en voulait beaucoup à la professeur d'anglais qui lui avait dit de dormir pendant ses cours, jugeant qu'elle n'était pas en mesure d'apprendre quoi que ce soit. Mais il y avait aussi la professeur de français qui l'avait exclue d'un voyage scolaire car elle perturbait la classe. Mais comment ne pas se révolter et devenir agressive quand il n'y avait aucun adulte pour l'aider dans son collège ? Même la fête de l'établissement était réservée aux « élèves méritants ». Les autres devaient rester dehors à regarder le spectacle depuis les grilles à l'extérieur. Marie s'était révoltée contre cette pratique mais personne ne l'avait entendue. Les parents « bien-pensants », les enseignants et la direction étaient restés fermes : seules les chères « têtes blondes et bien faites » pouvaient participer à la fête...

C'était l'une des raisons pour lesquelles elle avait renoncé et s'était déscolarisée dès le début de la 3ème : à quoi bon passer encore une année à subir des humiliations, à se révolter contre des personnes qui ne la comprenaient pas ?

Et puis, il y avait Bryan. Lui aussi avait été scolarisé – et déscolarisé – dans le même collège. C'est là qu'ils

s'étaient connus, lui en 3e, elle en 4e. C'était si bon d'être amoureuse, même si c'était à sens unique. Bryan dealait de temps en temps et avait été exclu plusieurs fois du collège.

Pendant que les parents de Marjorie divorçaient, cette attirance qu'elle éprouvait pour le jeune homme lui apportait un immense réconfort.

Sa mère et son père étaient effarés de réaliser que leur fille semblait progressivement dans la délinquance. Malgré leur séparation, ils étaient restés solidaires et essayaient d'être présents le plus possible auprès d'elle. Marjorie allait chez l'un et chez l'autre pour les consoler, mais aussi se confier, surtout à sa mère qui avait accepté d'héberger Bryan en rupture familiale. C'était ça ou la perdre avait-elle prévenu.

Cédric, lui, interdisait sa porte à Bryan depuis qu'ils avaient volé sa voiture à son insu, en pleine nuit, pour faire un tour dans le quartier. Ils avaient 15 ans à peine, avaient eu un accrochage et avaient rapporté le véhicule devant la maison en faisant semblant de n'être au courant de rien le lendemain matin, avant d'avouer leur faute quelques jours plus tard.

Lorsque l'ordinateur portable de Marie avait disparu de chez elle, elle était allée porter plainte, sachant très bien à quoi s'en tenir. Il avait bien fallu à la fin qu'elle mette Bryan dehors. Heureusement, Marjorie était restée, meurtrie mais consciente que son amour pour Bryan ne serait jamais partagé.

Trois années douloureuses étaient passées depuis.

Marjorie avait réussi son brevet des collèges grâce à son redoublement dans une Maison familiale rurale près de Rambouillet où elle était restée pensionnaire pendant un an.

Elle avait commencé dans la même structure un CAP Petite Enfance mais ne l'avait pas terminé, ne trouvant aucun attrait aux métiers vers lesquels il la dirigeait. Depuis, elle était restée à la maison, promenant sa mélancolie. Elle avait demandé à Marie de prendre contact avec l'œuvre par laquelle elle avait été adoptée, se posant beaucoup de questions sur les raisons de son abandon.

Mais la directrice qui l'avait reçue en savait encore moins que ses parents. Elle n'avait pris ses fonctions que quelques années plus tôt. L'ancienne directrice avait pu renseigner ses parents de façon plus complète car elle avait rencontré la femme qui l'avait mise au monde lors d'un long entretien avant son accouchement. Marie et Cédric savaient qu'elle était la troisième d'une fratrie de trois filles, de même mère mais de pères différents et que sa mère biologique avait dû se résoudre à confier son dernier enfant à l'adoption, vivant seule et sans grandes ressources. La directrice s'était montrée pessimiste sur ses chances de la retrouver, n'ayant que très peu de renseignements concrets.

Pourtant, Marjorie avait continué à éplucher les sites Internet de personnes à la recherche d'un proche disparu.

Et puis, le jour de ses 18 ans, à minuit, Marjorie avait appelé Marie, toute excitée au téléphone, alors qu'elle dormait chez son père. Elle venait de lire une annonce déposée trois ans auparavant sur un de ces sites. Une jeune femme du nom d'Adeline recherchait sa sœur. Marjorie avait tout de suite remarqué la date et la ville de naissance qui correspondaient aux siennes.

Incrédule, elle avait demandé à sa mère si elle croyait une telle chance possible. Marie l'avait alors encouragée à répondre sans tarder et le miracle avait eu lieu. Adeline

s'était révélée être sa demi-sœur biologique. Adeline avait su que sa mère avait été enceinte quelques années après elle et s'était toujours demandé où était parti le bébé. Laurence, sa mère, avait eu un accident peu de temps après avoir accouché de Marjorie et vivait désormais en Normandie, dans un centre de rééducation, souffrant d'une hémiplégie.

Quelques semaines plus tard, un rendez-vous dans une base de loisirs, près du centre où vivait Laurence, avait été fixé. Cédric et Marie avaient accompagné leur fille, aussi émus qu'elle. Adeline et son mari les avaient attendus avec Laurence qui se déplaçait en fauteuil roulant.

Marjorie n'avait pas dit grand-chose de la journée, se contentant d'écouter intensément cette femme qui essayait de lui faire comprendre les raisons de sa décision lors de sa naissance.

Marie avait accompagné sa fille du mieux qu'elle avait pu, restant toujours à portée de main, de voix, mais en retrait pour que Marjorie puisse s'imprégner de sa propre histoire.

En repensant à cette journée, Marjorie s'était enfin sentie apaisée. Plus que la rencontre avec sa mère, c'était sa sœur qu'elle avait retrouvée, une sœur qui, elle le pré-sageait, deviendrait très proche.

Quant à Marie, de retour chez elle, sa fille dormant dans la chambre d'à côté, elle aussi s'était sentie heureuse de cette rencontre. Depuis toujours, elle savait que Marjorie était et resterait sa fille quoi qu'il arrive. Mais elle était également consciente que Marjorie avait aussi une autre histoire que celle qu'elle lui avait promise en lui ouvrant les bras à la pouponnière. Marjorie avait deux mamans et Marie était comblée d'être l'une d'entre elle, laissant bien

volontiers un peu de place pour Laurence, sachant que cette découverte allait permettre à Marjorie de s'épanouir, mieux vivre en accord avec elle-même.

Marie avait beaucoup de mal à supporter la solitude. En divorçant, elle avait pensé que ses enfants viendraient vivre avec elle. Elle avait déniché un petit appartement à Choisy-Le-Roi avec une chambre indépendante qui pourrait les accueillir et avait même projeté de dormir dans le canapé clic-clac de la salle à manger.

Mais Aurélien, trop amer, était allé vivre chez les parents de sa copine pratiquement à plein temps.

Quant à Marjorie, elle avait choisi de rester chez son père qui souffrait beaucoup de cette séparation. Elle aimait leur maison. C'était celle de son enfance, avec sa chambre où elle pouvait se réfugier. L'appartement de sa mère lui était complètement étranger et, de toute façon pensait-elle, elle semblait mieux armée pour affronter le célibat.

Du jour au lendemain, Marie avait perdu son mari et ses enfants. Bien sûr, Marjorie et Aurélien venaient la voir souvent mais rien n'était plus comme avant. Il était difficile de se voir tous les trois en même temps. Aussi, Marie les invitait chacun leur tour en leur consacrant un maximum d'attention. Aurélien pouvait parler pendant des heures de ses études en alternance dans les travaux publics. D'élève en difficulté ayant toutefois réussi son brevet des collèges, il était devenu brillant pendant ses stages et avait réussi son CAP. Il souhaitait continuer en bac pro, pour la plus grande fierté de Marie qui ne cessait de l'encourager dans cette voie. Quant à Marjorie, elle

se lassait de ses professeurs qui la mettaient de côté, ne comprenant pas ses troubles et ne sachant comment y remédier. La dyspraxie dont elle souffrait ne lui permettait pas d'apprendre de façon conventionnelle. Elle n'arrivait pas à apprendre ses leçons par cœur comme le prênaient ses professeurs. En mathématiques, les tables de multiplications, les opérations simples lui paraissaient complètement abstraites. Ayant été diagnostiquée précoce lors d'un des multiples tests passés, elle préférait approfondir ses connaissances sur Internet et développait une culture générale impressionnante. Aux questions des professeurs, elle ne récitait pas leurs cours mais ce qu'elle avait réussi à glaner lors de ses recherches et qu'ils considéraient hors sujet. Marie l'accompagnait toujours chez l'orthophoniste spécialisée en mathématiques, sans grand résultat. Marie restait à l'écoute de ses enfants et répondait présente à chaque sollicitation.

Le premier soir sans Cédric avait été terrible. Dans son lit, il lui avait semblé qu'une grosse enclume lui écrasait le ventre et l'empêchait de respirer. Elle avait dû se rhabiller et sortir. Le RER l'avait menée jusqu'à Paris où elle s'était réfugiée dans le premier moules-frites venu à Saint-Germain-des-Prés. Il n'était pas si tard et Marie s'était sentie mieux, perdue au milieu de tous ces gens qu'elle ne connaissait pas. Elle avait inspiré profondément, maîtrisé son angoisse et avait même pu dormir un peu en rentrant chez elle.

Pour contrarier sa solitude, elle s'était inscrite à un club de randonnées qui lui faisait découvrir les beaux paysages de la région parisienne. Les randonneurs se fixaient rendez-vous dans les gares intra muros puis partaient marcher toute la journée, par tous les temps. Marie redécouvrait

les saisons et leurs impacts sur la nature. Elle pouvait s'isoler ou participer aux discussions. Il lui semblait que la marche était un bon moyen de réfléchir sur sa vie, à ce qu'elle souhaitait en faire désormais. La troupe de randonneurs était aussi décalée que sympathique. Il n'était plus question de paraître mais simplement d'exister dans l'instant. Elle s'était mise à faire des photos et y avait pris goût. Elle dégainait son smartphone pour saisir un nuage aux mille reflets ou une forêt dans laquelle les immenses fougères faisaient ressembler leur groupe à une armée de Lilliputiens en goguette.

Le club organisait également des « collectives » en France ou à l'étranger. En s'y inscrivant, elle avait découvert les bords de la Moselle, ses petits villages typiques comme sortis d'un décor de Noël, leurs maisons à colombages et leurs places minuscules. Ils marchaient dans les vignes et crapahutaient sur des pentes abruptes. Au beau milieu de l'une d'elles, le groupe avait découvert une maison de poupée où des petites bouteilles de vin étaient à la disposition des randonneurs. Les prix étaient indiqués sur une feuille disposée au-dessus d'une tirelire. L'étagère au-dessous était destinée aux bouteilles vides. Plusieurs randonneurs dont Marie s'étaient servis en déposant leur obole et tous avaient pu savourer cette boisson pétillante au milieu d'un paysage aux mille couleurs.

Puis il y avait eu les bords du Rhin, plus industriels. Marie avait pu admirer le rocher de la Lorelei et regarder d'en haut avec amusement les bateaux-mouches qui voguaient paresseusement sur le fleuve.

Une auberge de jeunesse différente avait accueilli le groupe chaque nuit. Le repas du soir était servi tôt en Allemagne, permettant de longues veillées pendant lesquelles les randonneurs qui n'étaient pas rassasiés de découvertes repartaient visiter les villages environnants ou se retrouvaient autour d'une bière.

Marie n'avait plus d'âge au milieu de ces gens. Seules leurs paroles marquaient leurs parcours de vie. Les vêtements qu'ils portaient étaient identiques, masquant toute différence de milieu social. Tout était nouveau et si agréable. Elle parlait beaucoup de ses enfants et de la décision impérieuse qu'elle avait prise de quitter son mari et laissait les autres commenter pour elle, et souvent l'éclairer sur ses propres choix.

Dans le groupe, elle avait rencontré Michel, de neuf ans son aîné. Sa nonchalance et son humour lui avaient plu d'emblée. Ayant fait toute sa carrière en tant qu'infirmier psychiatrique, il avait cette qualité rare de savoir écouter. Solitaire par moments, il appréciait également les discussions et s'y mêlait avec entrain. Le premier soir en Moselle, il avait acheté un très beau parapluie qui tranchait avec les tenues de baroudeurs. Cela lui donnait un petit air dandy dont il jouait avec plaisir.

Tout au long du séjour, ils s'étaient rapprochés. À leur retour, ils avaient continué à se voir. Michel vivait à Paris, en plein quartier chinois. Depuis peu à la retraite, il aimait les journées qui s'écoulaient doucement. Il collectionnait les « Dinky toys », petites voitures miniatures qui avaient

égayé son enfance et dépensait des sommes folles à la recherche de la boîte correspondant au jouet qu'il possédait déjà. Elles étaient toutes enfermées dans une vitrine aussi sacrée qu'un autel.

Michel était un homme à femmes. Sa vie avait été parsemée de conquêtes et deux filles étaient nées de deux mères différentes. Mais depuis quelque temps, son assurance s'était évanouie. Il avait appris peu de temps avant son départ pour la Moselle qu'il était porteur d'un cancer. Lorsqu'il l'avait avoué à Marie, celle-ci n'y avait pas prêté grande importance sur le moment. Elle l'avait accompagné lors de ses visites médicales et l'avait encouragé à voir plusieurs médecins. Leurs avis avaient été différents. Certains prônaient l'intervention comme seule possibilité de guérison. Mais celle-ci pouvait entraîner de très lourdes conséquences. D'autres jugeaient qu'elle n'était pas nécessaire et avisaient d'autres traitements. Marie lui avait conseillé de suivre ce deuxième choix, les effets secondaires étant bien moindres. Michel avait suivi.

Les traitements avaient été très lourds et Michel était devenu très faible. Il se replongeait sans cesse dans le passé et dans toutes les étapes difficiles de sa vie. À l'époque, Alain Delon déclamait dans un spot publicitaire : « Mais ça, c'était avant ! » Michel reprenait cette phrase sans cesse. Le présent n'existait plus. Seul le passé lointain avait lieu d'être, ou le futur qu'il pensait très sombre.

La jeunesse de leurs sentiments n'avait pas survécu au pessimisme de Michel. Marie s'était écartée de lui sans bruit, en essayant de mettre de côté sa culpabilité.

En quittant Michel, Marie avait retrouvé cette solitude ennemie. Elle ne pouvait pas se contenter d'une petite vie tranquille, personne le soir à qui raconter sa journée, à régaler d'un bon repas. Ses plateaux-télé étaient tristes et sans saveur. Seule la visite de ses enfants mettait de la joie dans ces longues journées mornes et répétitives.

Le midi, elle déjeunait avec une collègue de travail plutôt délurée qui lui racontait ses aventures sur un site de rencontres. Celles-ci paraissaient nombreuses et faciles. Un jour, elle prit la décision de tenter l'aventure.

Malgré vingt-trois années de mariage sans accroc, mais pas sans envie, et un divorce, elle se lança « à corps perdu » dans l'aventure. Quel plaisir de se sentir désirée, d'aller à un premier rendez-vous et d'attendre, le cœur battant, l'arrivée de cet homme qui avait réussi à la charmer par ses écrits ! Parfois, la différence était troublante entre l'homme fantasmé et celui qui se présentait face à elle. Mais elle n'avait jamais ressenti un tel bonheur de vivre, et se réjouissait de relater ses tribulations amoureuses à sa chère collègue qui avait l'air ravie de fréquenter une aventurière à sa hauteur.

Le premier homme qu'elle avait rencontré s'appelait Jean-Roger. Il était manager dans une radio publique. Leur première rencontre avait eu lieu à la Rhumerie du boulevard Saint-Germain. Marie s'était sentie tellement vivante en sa compagnie qu'elle avait pris l'initiative de

l'embrasser en le quittant afin de donner vie à ses envies. Une séance de cinéma bien chaste et une promenade dans Paris avaient suivi, vite relayées par des relations plus intimes. À sa grande surprise, Jean-Roger se rasait tout le corps, sans exception, ce qui lui donnait une allure juvénile assez déroutante. On aurait dit un gros poupon tout rose que Marie découvrait avec une pointe de malice.

Cette histoire s'était terminée sur un malentendu au bout d'à peine quelques semaines. Lui voulait aller plus loin, l'emmener dans des clubs d'échangistes. Marie n'était pas du tout attirée par ce genre d'expérience. Elle ne pouvait se résoudre à ne partager que l'amour physique, sans tendresse ni respect pour l'autre. Elle s'en était choquée et avait préféré ne pas continuer cette relation qui, pensait-elle, ne l'emmènerait nulle part.

Marie était retournée pianoter sur son ordinateur à la recherche de la perle rare. Elle y croisait toutes sortes de profils : des hommes vulgaires, des « m'as-tu-vu », des paumés, des rêveurs... Faire le tri au milieu de tous ces visages et leurs correspondances n'était pas chose facile. Mais c'était, elle devait bien l'avouer, passionnant et jouissif.

Au tout début, elle n'avait pas osé mettre sa photo de peur d'être reconnue par son entourage. Elle avait répondu aux avances d'un homme échevelé. Son air sauvage et intrépide lui avait plu d'emblée. Il lui avait envoyé son adresse mail, réclamant qu'elle révèle son visage. Elle s'était empressée de répondre à sa requête, envoyé quelques portraits d'elle, et reçut comme un uppercut une réponse spécifiant qu'elle lui faisait perdre son temps. Il l'avait priée de compléter son profil de plusieurs photos afin que d'autres « mâles » n'aient pas à subir le même désagrément.

Marie avait été très surprise par cette réflexion, un peu vexée au départ. Mais, très vite, c'est l'amusement qui avait prévalu. Elle s'était donc empressée de rajouter quelques photos où elle se trouvait à son avantage, acceptant les éventuelles critiques comme un jeu.

Axel l'avait ensuite contactée. Éducateur spécialisé, sa photo l'avait attirée. Ils s'étaient donné rendez-vous dans un café, au métro Saint-Placide. En l'attendant, elle avait commandé un verre de vin blanc pour se donner du courage. Axel était arrivé en retard. Elle en était à son deuxième verre lorsqu'il avait franchi la porte de bistrot. C'était un bon gars, sympa, nature. À la fin de la soirée, elle avait avalé un demi-litre de vin à jeun qui avait eu raison de toutes ses réserves. Il l'avait alors raccompagnée chez elle en moto, malgré sa tenue inadéquate et sa jupe qui volait au vent. Marjorie, qui l'attendait à son domicile, avait regardé éberluée sa mère arriver aux bras de cet inconnu casqué. L'adolescente avait d'abord été subjuguée par l'arrivée de ce couple improbable. Après la sidération, Marjorie avait vite sympathisé avec cet homme habitué à parler aux jeunes de son âge. Ils avaient passé la nuit à discuter en fumant et en buvant des bières, tandis que Marie, écroulée sur le canapé, n'écoutait plus.

Pas très glorieux, mais toujours mieux que son dîner avec Alain, qui, au cours de leur première rencontre, avait confié à Marie qu'il sortait toujours armé. Il avait révélé un grand couteau attaché à sa ceinture avant que Marie n'écourte la soirée et ne rentre précipitamment en s'assurant qu'il ne l'avait pas suivie.

Elle avait continué son aventure sur les sites de rencontre avec le doux Richard rencontré dans un café à côté du chantier des Halles. Marie appréciait beaucoup

le moment où elle attendait l'arrivée de ses rendez-vous galants. Tout lui semblait possible et elle en ressentait une grande liberté. Ce jour-là, ce café où elle se trouvait à côté du Forum des Halles était désert et paisible. Elle s'était sentie bien, prête pour une nouvelle aventure.

Et puis, Richard était venu s'asseoir près d'elle et cette apparition avait été si rassurante que le dialogue s'était tout de suite noué. Marie se sentait bien et apparemment lui aussi. Ses cheveux châtain tombaient sur ses épaules auréolant gentiment son visage rond et ses yeux clairs. Ils avaient décidé de partir pour une grande promenade dans Paris qui les avait conduits à Montmartre. Se tenant par la main, ils avaient apprécié de parcourir ensemble les rues baignées de soleil. Ils s'étaient alors embrassés d'abord gauchement puis délicieusement.

Cela aurait pu être le début d'une belle histoire mais deux obstacles majeurs avaient freiné Marie. Le premier était les grandes idées sombres de Richard sur l'avenir de l'humanité qu'il n'arrivait pas à repousser pour vivre l'instant présent. Il lui avait exposé le projet d'un moratoire obligeant toutes les femmes de l'univers à ne plus procréer pendant vingt ans afin de sauver la Terre d'une surpopulation inexorable. Marie trouvait cette idée complètement farfelue et irréalisable mais lui s'obstinait à la trouver géniale. Et puis, le deuxième obstacle avait été la maladie. Il présentait des troubles qui rappelaient à Marie ceux de Michel et elle ne souhaitait pas revivre ces moments de doute, de terreur, de traitements invalidants. Elle n'avait pas eu le courage de lui dire en face ses réticences et lui avait écrit le plus tendrement possible de continuer son chemin sans elle.

Marie était complètement dépourvue devant son ambivalence. Devait-elle ou non quitter Edgar ? Les jours se succédaient sans qu'elle arrive à prendre une décision et la souffrance que son indécision provoquait chez cet homme lui était insupportable.

Quand elle était auprès de lui, elle se sentait bien. Elle était très attachée à cette grande maison dont ils étaient tous les deux propriétaires. Elle aimait acheter des fleurs pour le jardin, ramasser les feuilles rouge écarlate l'automne venu ou paresser sur une chaise-longue l'été.

Elle semblait entourée de verdure et n'avait plus besoin des randonnées pour l'apprécier au jour le jour.

Elle avait rencontré Edgar sur le site de rencontres. Sa photo et son profil lui avaient tout de suite plu. Son regard sévère et profond lui donnait un air grave qui avait beaucoup ému Marie. De son côté, il lui avait avoué qu'il avait apprécié de lire sur son profil qu'elle dévorait les livres de Douglas Kennedy.

Ils s'étaient fixé rendez-vous très vite et Marie l'avait accueilli chez elle dès sa première visite. Leur entente était si évidente que Edgar n'était reparti qu'au petit matin, laissant Marie étonnée et ravie.

Pendant un an, ils avaient appris à se connaître, de restaurants en cinémas, de week-ends sous la couette en promenades à pied ou à bicyclette dans la Vallée de Chevreuse. Edgar avait des idées politiques qui différaient

de celles de Marie. Mais elle n'y prêtait pas grande attention. En revanche, ils aimaient tout autant la nature, la photographie et les bons restaurants. Ils avaient pu occuper quelques tables qui avaient ravi leurs papilles.

Malgré l'éloignement de la maison de Edgar, Marie avait finalement décidé de vendre son appartement de Choisy-Le-Roi pour aller vivre avec lui. Ses amis lui avaient conseillé de réfléchir encore, inquiète de cette décision radicale qui engageait son avenir tout entier. Mais peu importaient les quatre heures de transport par jour pour aller travailler à Créteil. L'amour donnait des ailes à Marie, elle se sentait assez forte pour affronter tous les obstacles.

Pourtant, lorsqu'elle avait déménagé, elle s'était vite rendu compte d'un élément qu'elle n'avait pas appréhendé : l'ancienne amie de Edgar avait vécu dans cette maison puis il y était resté seul. À quelques meubles près, il ne lui avait pas été possible de convaincre Edgar d'apporter des changements à la décoration intérieure. Tout semblait figé et immuable. Quelques photos avaient réussi à trouver leur place ; un cadre était resté par terre faute de l'accord de Edgar pour le clouer au mur.

Le premier hiver avait été terrible pour Marie. Lire dans les transports lui plaisait beaucoup. Mais toutes ces heures de train et de métro la fatiguaient et lui gâchaient ses week-ends. Et puis, elle avait réalisé qu'elle était trop éloignée de ses enfants. Alors qu'à Choisy, ils se sentaient enfin chez eux dans son appartement, ils venaient rarement chez Edgar, se sentant étrangers dans cette nouvelle maison.

Malgré tout l'amour qu'elle portait à Edgar, elle avait fini par prendre la décision quelques mois plus tard de

louer un meublé près de Marjorie et Aurélien. Elle y était restée trois mois et en avait profité pour évacuer toute la fatigue accumulée. Elle n'avait pris aucune décision définitive mais voulait prendre du recul afin de savoir où elle en était.

Edgar avait beaucoup réfléchi de son côté. Travaillant à domicile, il lui avait alors soumis l'idée qu'ils déménagent plus près de Créteil, du côté de Vélisy. Marie avait trouvé l'idée très bonne et la maison des Essarts avait été mise en vente. En attendant la vente, Marie était finalement revenue auprès de lui pendant l'été dans leur grande maison, appréciant les jours plus longs qui lui permettaient de profiter davantage de leur belle maison.

Les visites immobilières étaient très rares et Marie avait replongé dans ce deuxième hiver qui lui avait semblé interminable. Plus les jours passaient, plus son désespoir grandissait. Les disputes devenaient de plus en plus fréquentes, dues à la fatigue et à l'absence de solution immédiate. Marie s'étiolait et n'était plus en mesure de se réjouir le week-end. Edgar essayait de rendre les moments passés ensemble les plus agréables possible. En vain.

Le charme était rompu. Elle s'était rendu compte que, malgré son amour toujours présent, elle ne pouvait pas être heureuse et sereine dans ces conditions.

Marie était repartie le printemps suivant dans une petite maison de 40 m² à Vitry-sur-Seine qu'elle louait en meublé. Il y avait un tout petit jardin où elle prenait ses repas. Elle redécouvrait le plaisir de prendre son temps et vivre à son rythme. Elle savait que son départ faisait souffrir Edgar. Elle-même était constamment partagée entre son plaisir d'être auprès de lui et cette nouvelle liberté qu'elle redécouvrait et appréciait enfin.

Cette situation ne pouvait durer car Marie voyait ses économies fondre et elle réalisait que ce n'était pas satisfaisant pour Edgar et Elle. Malgré les sentiments qu'elle éprouvait pour lui, elle réalisait qu'elle était allée trop loin et qu'il fallait trouver une solution radicale.

Avec l'aide de sa mère, Edgar avait finalement accepté de racheter la part de la maison appartenant à Marie qui en avait ressenti un grand soulagement. Restant en bons termes avec lui, elle avait pu envisager un autre avenir plus serein.

Elle s'était alors mise à rechercher un appartement avec au moins un balcon et avait fini par trouver un rez-de-jardin à Orly qu'elle avait pu acheter. Possédant deux chambres, ce logement répondait à toutes les conditions qu'elle s'était données.

Marie n'éprouvait aucun regret d'avoir vécu jusqu'au bout cette expérience. Elle avait fait son possible pour y croire, pour la réaliser. Ce n'était pas un échec ; c'était simplement un épisode de sa vie qui lui apprenait beaucoup sur ses nouvelles aspirations.

La sage-femme avait beaucoup ri quand Aurélien s'était mis à l'aise dans la salle d'accouchement. Il faut dire qu'il faisait vraiment très chaud en ce mois de mai et, même en pleine nuit, la température ne baissait pas. Océane avait perdu les eaux chez eux et ils avaient dû appeler les pompiers devant la violence des contractions et la douleur qu'elles provoquaient. Arrivés à la clinique, tout s'était passé très vite. Le travail était déjà bien avancé. L'équipe médicale leur avait dit de se détendre et de se tenir prêts. Alors, Aurélien s'était déshabillé et n'avait gardé que son tee-shirt et son caleçon, se sentant ainsi plus à même d'aider sa compagne.

Leur fille Julia était née deux heures plus tard dans l'enthousiasme général. Son visage était serein sur la première photo qu'ils avaient envoyée à Marie et qu'elle avait reçue en pleine nuit. Dès le lendemain, elle s'était précipitée pour découvrir son premier petit-enfant avec beaucoup d'émotion. Elle avait regardé son fils qui lui présentait son enfant avec fierté. Elle était tellement heureuse de le voir si épanoui.

Aurélien, de son côté, savourait ces instants de bonheur. Ils avaient beau avoir 25 ans, Océane et lui se connaissaient depuis près de neuf ans. Et leur histoire avait déjà été émaillée de joies, de séparations et de belles retrouvailles.

Lorsqu'il l'avait rencontrée, Aurélien était au collège et se débattait avec les mots et les livres qu'il n'arrivait pas à déchiffrer à cause d'une dyslexie importante. Océane s'était montrée très attentive et l'avait aidé à poursuivre ses études. Il avait pu ainsi réussir deux CAP et un Bac Pro en alternance dans les travaux publics et occupait depuis un poste de mécanicien d'engins de chantier dans une entreprise importante.

Ses divers troubles lui avaient gâché son enfance. Son entrée en maternelle fut un vrai drame. Rester confiné dans une classe toute la journée, se tenir sage à la cantine...

L'incompréhension de la plupart des enseignants qui l'avaient pris en charge avait laissé de grosses cicatrices. Il se souvenait de ce maître qui l'appelait au pupitre et jetait son cartable dans la classe en lui criant qu'il n'arriverait jamais à apprendre quoi que ce soit. Sa mère l'avait signalé à l'Inspection académique et il avait reçu un blâme pour son comportement. Et puis, il y avait eu cette classe à l'Hôpital du Kremlin-Bicêtre où il avait rencontré pour la première fois des enseignants et une équipe médicale qui l'avaient compris et aidé. Il avait été alors scolarisé dans une classe de sept élèves et avait pu bénéficier d'une rééducation orthophonique une heure par jour en individuel. Sa mère, admirative des progrès accomplis, disait à qui voulait l'entendre que l'équipe était constituée de petites fées qui accomplissaient des miracles. C'était grâce à elles qu'Aurélien avait pu continuer son parcours scolaire.

À elles et à Océane, qui l'avait toujours soutenu dans les moments difficiles. Le divorce de ses parents avait été une grosse épreuve où il s'était senti perdu. Il n'avait pas compris sa mère. Il l'accusait de les avoir abandonnés, son père, sa sœur et lui. Il en avait éprouvé une sourde colère et beaucoup de chagrin qui l'avaient empêché de la voir et même de lui parler pendant plus d'un an. Et puis, il lui avait pardonné, comprenant enfin que sa mère serait toujours à ses côtés, que son amour était intact et immuable et qu'il pouvait compter sur elle. Marie, meurtrie par cette année de silence, en avait éprouvé un soulagement infini.

Pendant toute sa petite enfance, Aurélien s'était comporté comme un petit sauvageon. Bébé, il ne supportait

pas qu'on le prenne trop serré dans les bras. Les câlins devaient être brefs et ne pas empiéter sur son espace vital. Dès ses premiers pas, il filait droit devant en un quart de seconde et ses parents devaient constamment être vigilants pour l'éloigner des dangers. Ne tenant pas en place à table, il mangeait très peu, il était fin comme une anguille. Marie se promettait à chaque début de repas de ne pas se mettre en colère mais, souvent, après la troisième cuillerée refusée, elle perdait patience. Elle avait beau insister, rien n'y faisait et Aurélien repartait le ventre presque vide. Il fallait utiliser la ruse pour qu'il arrive à ingurgiter le minimum vital. Le repas du soir s'était composé pendant près de quatre ans d'un ou plusieurs gros biberons pleins à ras bord de soupe, de céréales ou de lait avec du chocolat. Aurélien venait dans la cuisine, prenait son biberon et retournait dare-dare à ses activités tout en suçant sa mixture nutritive. Marie culpabilisait mais elle n'avait pas trouvé d'autres moyens pour qu'il mange. Souvent, il s'endormait après 23 heures et se réveillait à 6 heures du matin, prêt à secouer toute la maisonnée par ses cris, ses jeux et son dynamisme sans limites. Les siestes étaient très rares. Elles s'accompagnaient toujours d'une danse étrange de Marie, tournant autour de la table de la salle à manger et se parlant à elle-même pour expulser son épuisement. Ce qui se résumait à la voir répéter, épuisée, qu'elle n'en pouvait plus.

Malgré l'énergie qu'elle dépensait quotidiennement, elle adorait son fils, évidemment, et admirait sa capacité à vouloir tout voir, tout toucher, tout connaître. À deux ans, il faisait du vélo sans petite roulette et savait citer beaucoup de mots. Vingt ans plus tard, la naissance de son enfant était une belle revanche, un cadeau qu'il savourait à l'envi. Malgré

tous ses enseignants qui lui prédisaient une vie médiocre, il avait pu concrétiser la première partie de ses rêves, trouver un travail, fonder une famille. Et avoir, surtout, le droit d'y croire.

Marie était très inquiète car Marjorie semblait très fatiguée. Les contractions toutes les quatre minutes avaient eu raison de son optimisme. Elle réalisait qu'elle allait beaucoup souffrir pendant cette journée.

Sa grossesse avait été ponctuée de visites aux urgences pour toutes sortes de maux imaginaires ou non et tous ses proches étaient persuadés qu'elle accoucherait bien avant l'heure.

Ses 30 kilos supplémentaires avaient transformé son corps en paquebot ivre dont l'équilibre était devenu instable. Marie retrouvait la petite fille grassouillette que Marjorie avait été dans son enfance, se transformant à l'adolescence en une jeune fille fine et jolie.

Alors que la douleur étirait ses traits, Marie se remémorait leur rencontre. Marjorie était alors un bébé inquiet et amorphe. Les trois premiers mois de sa vie avaient transformé cette petite fille en poupée de chiffon. Seuls ses yeux étaient expressifs et fixaient ses nouveaux parents avec gravité.

Le bébé de Marjorie n'aurait pas à subir cette épreuve et pourrait se réchauffer dès sa naissance dans les bras de sa mère.

Au bout de cette journée d'attente et de souffrances, l'heure était à l'inquiétude et les minutes paraissaient s'écouler indéfiniment.

Le terme étant passé de quatre jours, il avait été décidé d'hospitaliser la parturiente et de déclencher les contractions. Mais le travail était lent.

Marie était maintenant entourée d'une quinzaine de personnes dans la salle d'attente, tous membres de la famille d'Arham. Une joyeuse cacophonie animait les lieux avec des enfants rieurs et des parents menant des conversations endiablées dans la langue arabe que Marie ne comprenait pas.

Tous étaient portés par un enthousiasme communicatif.

Arham et Marjorie donnaient de temps en temps des nouvelles, toujours les mêmes : dilatation à 6, fatigue, inquiétude...

Lorsque le futur papa avait informé son auditoire que la naissance était imminente, tous avaient retenu leur souffle. Seuls les enfants indifférents continuaient leurs babillages.

Puis la joie avait éclaté quand la photo d'un tout petit bébé était apparue sur le smartphone de Marie et sur celui des parents d'Arham.

Alors, dans une pagaille indescriptible, tous avaient fait éclater leur joie.

Tout à coup, au milieu de la salle d'attente, une table basse était apparue sur laquelle avait été disposé un grand plat garni d'un couscous coloré et parfumé de mille épices.

Tout le monde s'était alors réuni pour déguster ce mets délicieux.

Cette naissance n'aurait pas pu être mieux célébrée que par cette communion d'êtres si différents et pourtant si proches.

Marie se rappelait de ce jour où elle avait revu son père à Saint-Michel.

Elle avait longtemps hésité, ayant l'impression de trahir sa mère en reprenant contact. Mais elle s'était finalement décidée à être du côté des vivants. Sa mère et sa sœur lui manquaient beaucoup. Elles étaient parties bien trop tôt. Alors, elle voulait profiter de son père tant qu'il en était encore temps.

Cette première rencontre avait été éprouvante. Marie était restée hermétique à tout contact physique, elle lui avait fait la bise sur la joue, ce qui était déjà beaucoup. Yves lui avait raconté la vie qu'il menait à Plouezec et Marie lui avait parlé de son mariage, célébré sans lui l'année précédente. Chacun engoncé dans sa réserve, si difficile à briser.

Lorsque Marie et Cédric étaient allés passer le week-end dans sa maison quelques semaines plus tard, les tensions s'étaient progressivement apaisées. Ils avaient pu discuter de leur famille, ou du moins de ce qu'il en restait, laisser parler leurs rancœurs, leurs manques mais aussi partager des souvenirs et des instants fugaces de bonheur : un restaurant où Yves, Christiane et les enfants avaient pu déjeuner en paix ; un voyage en Louisiane où toute la famille s'était retrouvée sur le pétrolier du père après avoir visité La Nouvelle-Orléans et remonté le Fleuve Mississippi.

Marie avait également revu Anna, sa grand-mère, qui l'avait accueillie les bras grands ouverts, comme si tout ce

temps perdu n'avait rien abîmé de ce lien qui les unissait une vingtaine d'années plus tôt. Depuis, Marie aimait également rendre visite à sa tante Hélène, toujours prête à dire un mot gentil. Elle l'accompagnait souvent à Bréhec, la plage de sable fin la plus proche de Plouezec, avec son petit-fils Loris qui fabriquait de beaux châteaux de sable.

Cette vie lui avait manqué. C'était tout un monde oublié qui resurgissait du passé et Marie ressentait beaucoup de nostalgie et de colère d'en avoir été privée.

Anna était morte peu de temps après avoir connu les enfants de Marie. Une fracture du col du fémur avait cloué au lit cette femme si robuste, elle s'était éteinte petit à petit, recroquevillée sur son lit d'hôpital. La dernière photo d'elle la représentait souriante et épuisée, entourée d'Aurélien et Marjorie.

Et puis, Hélène et François étaient morts à leur tour. Marie était allée à leur enterrement. C'était le cycle de la vie et, bien que leur perte l'ait attristée, elle y voyait une certaine logique : on naissait, on vivait et on mourait de vieillesse. C'était rassurant, et peut-être aurait-elle la chance de mourir de vieillesse à son tour, le moment venu, sans qu'un accident ou une maladie ne vienne l'arracher à cette vie si précieuse qu'elle aimait tant.

Elle redoutait le jour où son père la quitterait. Elle savait que ce serait une étape importante dans sa vie. Mais Yves avait bon pied bon œil malgré son penchant pour le rosé qu'il buvait à n'importe quelle heure de la journée. Il s'aidait désormais d'une canne pour marcher et son équilibre était précaire. Malgré tout, il continuait à vivre seul dans sa ferme. Il avait une copine, Jeannine, avec qui il déjeunait tous les midis. Tous deux se tenaient compagnie et s'entraidaient pour les tâches quotidiennes. Marie en

éprouvait beaucoup de réconfort, elle savait que chacun veillait sur l'autre et pouvait l'alerter en cas de problème.

Elle venait de terminer le dernier livre de Grégoire Delacourt sur une femme dont le corps ne se flétrissait pas. Elle avait apprécié cette ode de l'auteur. Et oui, qu'il était bon de vieillir dans ce corps, compagnon d'infortune et de tous les bonheurs. Elle lui en voulait pourtant de ne pas lui avoir permis de concevoir ses enfants. Comme elle aurait aimé être à l'origine de la vie d'Aurélien et de Marjorie, de voir son reflet dans les yeux de ses petites-filles. Elle savait pourtant qu'elle y était bien présente.

Depuis l'année précédente, Marie avait contracté une maladie qui atteignait ses muscles et transformait progressivement son corps en lourde carcasse. Elle espérait que les poussées ne seraient pas trop rapprochées afin qu'elle puisse randonner encore et se rendre disponible pour ses enfants. Elle avait dû se mettre en arrêt longue maladie et appréhender le temps qui passe d'une autre façon. Au début, le désœuvrement avait été terrible. Elle s'était sentie placée entre parenthèses, sans but, sans logique. Elle ne savait plus comment occuper ses journées. Mais bien vite, elle s'était rendu compte que la vie était toujours là. Elle avait repensé à ses quarante années de travail sans nostalgie. Une porte s'était refermée mais d'autres restaient à ouvrir.

Elle ne regrettait pas non plus d'avoir quitté les trois hommes avec lesquels elle avait vécu. Ils lui avaient beaucoup appris sur elle-même, sur ce qu'elle recherchait en leur compagnie et avait apprécié les années passées auprès d'eux. Peut-être était-elle trop exigeante pour vivre à deux? Ou bien sa mère lui avait-elle trop de fois enseigné à se débrouiller seule sans s'encombrer d'un partenaire? Elle

n'en savait rien. Elle aimait son nouvel appartement à Orly qu'elle avait aménagé à son goût, ses chats mal élevés, son grand lit pour elle toute seule et la joie de commencer une journée comme on écrit sur une page blanche, sans contrainte ni compromis. Bien sûr, de temps en temps, une épaule amie, une caresse furtive, ou une attention lui manquaient. Parfois, elle trouvait aussi que son énergie nécessitait la présence d'un autre. Mais après tout, elle verrait bien et ne s'interdisait rien pour demain.

Elle se faisait du souci pour la planète : le monstrueux génocide syrien, les attentats qui faisaient monter une islamophobie difficile à contrôler, les milliers de migrants morts en Méditerranée dans l'indifférence générale, le réchauffement planétaire et trop d'animaux menés à l'abattoir pour satisfaire l'appétit féroce d'un nombre de personnes toujours plus grand.

Elle ne pouvait rester indifférente et donnait son obole à des associations humanitaires et de sauvegarde de la nature. Récemment, elle avait pris pour filleule une petite fille de 7 ans qui vivait en Bolivie. Par ses virements à l'organisme qui s'occupait d'elle, elle contribuait à son bien-être et à son éducation.

Malgré les épreuves et les dérives des hommes, son optimisme et sa joie de vivre l'emportaient toujours. Elle savait que, quel que soit l'avenir, elle avait les armes pour rebondir et choisir le bon côté des choses. Elle aimerait juste pouvoir dire à ses enfants, au terme d'une longue vie bien remplie, la phrase que Marcel Pagnol a fait prononcer à Panisse sur son lit de mort : « Je vais mourir de bonne humeur ».

REMERCIEMENTS

Je remercie mes enfants et petits-enfants qui m'ont donné l'envie et la force d'écrire ce livre; Vanessa Caffin qui m'a encouragée et portée par son dynamisme et ses bons conseils; Camille de Peretti qui m'a donné l'idée d'écrire ce roman à la 3^e personne; l'Atelier d'écritures « Les Mots » grâce à qui j'ai pu connaître Vanessa et Camille; et enfin ma cousine Nanou, fille de François et Hélène, première lectrice assidue qui a trouvé le titre de ce livre.

SI VOUS SOUHAITEZ CONTACTER
L'AUTEUR, VOUS POUVEZ LE FAIRE À

rabin.marie-francoise@orange.fr

Création de couverture et mise en page: Aurore Guerguerian

Photo de la couverture: © fotolia

Dépôt légal: juillet 2018

Achévé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Maqprint